ESSAI

D'UNE

CLIMATOLOGIE MÉDICALE DE MONTE-VIDEO

ET DE LA

RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY

(AMÉRIQUE DU SUD) ;

PAR

LOUIS-JULES SAUREL,

de Montpellier,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Chirurgien de 2me classe de la Marine, ancien Élève de l'École pratique et des Hôpitaux de Montpellier.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1851.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

A mes Frères.

A TOUS MES PARENTS

ET

A TOUS MES AMIS.

L.-J. SAUREL.

CLIMATOLOGIE MÉDICALE

DE MONTE-VIDEO

ET DE LA

RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

INTRODUCTION.

Aucune partie de l'Amérique n'a occupé l'attention publique, en France, d'une manière plus longue et plus soutenue que la République orientale de l'Uruguay. La richesse de son sol, la beauté de son

climat, ont attiré dans son sein un grand nombre de nos compatriotes, qui y ont trouvé bien-être et fortune : notre commerce y prospérait, nos habitudes, nos goûts, notre langue, s'y généralisaient chaque jour, et tout faisait espérer que la France aurait, en Amérique, une sœur hospitalière qui recevrait le trop-plein de sa population, lorsque la guerre est venue détruire à jamais ces espérances.

La ruine et la misère se sont appesanties sur ce beau pays; l'agriculture, l'industrie et les arts ont fait des pertes immenses que de nombreuses années de paix auront peine à réparer. Quel que soit le résultat de cette lutte fratricide, qui dure depuis huit ans, les traces en seront longues et difficiles à effacer.

Mon intention n'est pas d'aborder la question politique, quoiqu'il me fût peut-être possible de détruire certaines erreurs trop accréditées : le sujet que je me propose de traiter est plus modeste, mais non moins important, car le but de ce travail est de faire connaître le climat de la République de l'Uruguay, considéré sous le rapport médical. Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, que je m'explique sur la signification que j'entends donner au mot climat : « L'expression de climat, dit M. de Humboldt, prise dans son acception la plus large, sert

à désigner l'ensemble des variations atmosphériques qui affectent nos organes d'une manière sensible : la température, l'humidité, les changements de la pression barométrique, le calme de l'atmosphère, les vents, la tension plus ou moins forte de l'électricité atmosphérique, la pureté de l'air ou la présence de miasmes plus ou moins délétères, enfin le degré ordinaire de transparence ou de sérénité du ciel (1). » La disposition géographique et géologique des terres, les productions végétales et animales, la nature des habitations, le mode d'alimentation, la manière de se vêtir, les mœurs et les coutumes, sont des conditions générales intimement liées au climat, et qu'il est impossible d'en séparer sous le rapport médical. J'entends donc, sous l'expression de climat, l'ensemble de toutes les conditions extérieures propres à une partie du globe, et susceptibles d'agir d'une manière quelconque sur notre organisme. L'étude des modifications imprimées sur l'homme à l'état hygide et à l'état morbide, par ces conditions diverses, rentre nécessairement dans l'objet d'une climatologie médicale.

On voit combien est vaste le sujet que j'ai entrepris de traiter; je ne l'eusse certainement pas fait, si j'avais calculé d'avance toutes les difficultés d'un

---

(1) A. De Humboldt; cosmos.; — la terre.

pareil travail. En effet, tout est encore à faire au sujet de la pathologie particulière de la Plata : il y a, parmi les médecins qui exercent à Monte-Video, des hommes d'un grand mérite et d'une grande expérience ; mais ils n'ont rien écrit, et leur expérience mourra avec eux, car ils n'ont pas d'élèves. Aucun ouvrage, proprement médical, n'a été, que je sache, publié dans le pays, et on ne trouve que peu de renseignements sur l'histoire naturelle, parmi ceux qui ont été imprimés à Monte-Video, à diverses époques. En France même, on ne s'est guère occupé, jusqu'ici, de la République de l'Uruguay que sous le rapport politique, et je n'ai trouvé qu'un petit nombre de faits intéressants, dans toutes les relations de voyages qu'il m'a été possible de consulter : j'en excepte toutefois le magnifique ouvrage de M. Alcide d'Orbigny, dans lequel j'ai puisé une grande partie des renseignements qui m'ont servi à composer mon premier chapitre. Je n'ai trouvé des indications réellement médicales que dans une brochure, sur la Plata, publiée, en 1842, par M. le docteur Brunel, et dans la thèse inaugurale de mon collègue et ami M. Petit.

A défaut d'ouvrages à consulter, j'ai dû chercher à m'instruire d'une autre manière. Les renseignements qui m'ont servi dans la composition de cette thèse, sont puisés à différentes sources : les uns sont le fruit de mon observation particulière, et ils portent sur des faits que j'ai vus, soit à bord, soit à terre,

durant un séjour de près de deux ans à Monte-Video ; j'ai puisé les autres dans la conversation des médecins de cette ville, et de personnes instruites et dignes de foi ; enfin, j'ai été assez heureux pour pouvoir me procurer des relevés exacts du mouvement des hôpitaux pour tout le temps de mon séjour à Monte-Video, et pour quelques années avant mon arrivée. Ces relevés eux-mêmes n'ont pu me fournir que des renseignements fort incomplets sur le nombre et la nature des maladies, parce que certains hôpitaux ne reçoivent pas de femmes, et surtout parce que le préjugé contre les hôpitaux, existant encore dans toute sa force, beaucoup de malades des classes pauvres préfèrent mourir chez eux, faute de soins, que de se faire transporter à l'hôpital.

Je ne me fais pas d'illusions au sujet de la valeur de ce travail ; je suis convaincu que les médecins qui connaissent le pays, et qui y pratiquent la médecine depuis long-temps, pourront y découvrir facilement des erreurs ou des omissions, mais je crois aussi que les faits que j'ai fait connaître ne laisseront pas que d'être de quelque utilité à ceux de mes collègues que la navigation conduira dans le Rio-de-la-Plata ; mon but sera complètement atteint si je parviens, par cette publication, à donner une idée d'un pays si digne d'intérêt.

Mon travail se divise en deux parties : dans la première, j'ai étudié toutes les conditions physiques

du climat ; dans la seconde, j'ai passé en revue les modifications diverses qu'éprouvent les maladies par le fait du climat, en même temps que j'ai signalé celles qui sont remarquables par leur fréquence.

PREMIÈRE PARTIE.

—

CHAPITRE Ier.

Géographie et géologie.

On donne le nom de Rio-de-la-Plata (rivière de l'argent (1)), à un immense cours d'eau qui, originaire des parties centrales de l'Amérique du Sud, se jette dans l'Océan-Atlantique par une embouchure de 55 lieues de large. Ce fleuve, qui sépare la confédération Argentine de la République orientale de l'Uruguay, court à peu près dans la direction de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E. du monde ; il est formé par les eaux de l'Uruguay et du Parana, deux grandes rivières qui reçoivent elles-mêmes les eaux d'une immense quantité d'autres. Le Rio-de-la-Plata se rétrécit depuis son embouchure, et son fond va en

(1) Son nom primitif était *Rio de Solis*, du nom du navigateur qui l'avait exploré le premier ; mais *S. Gaboto* changea ce nom en celui qu'il porte aujourd'hui, parce que, parmi divers objets enlevés aux indiens *Guaranis*, à la suite d'une bataille, il trouva quelques vases de terre remplis d'ornements d'argent.

augmentant, depuis ses affluents jusqu'à la mer. Sa rive méridionale appartient à la confédération Argentine, et sa rive nord à la République de l'Uruguay. L'île de Martin-Garcia, dont la position militaire est importante, se trouve au point de jonction de l'Uruguay et du Parana. Ces deux rivières, en s'écartant, délimitent les provinces d'*Entre-Rios* et de *Corrientes*, qui dépendent de la confédération Argentine. Le Parana qui a plusieurs centaines de lieues de cours, serpente au milieu des provinces de la République Argentine, et s'augmente des eaux du Rio-Paraguay. Quant à l'Uruguay, il suit à peu près la même direction que le Rio-de-la-Plata, et, séparant la République de l'Uruguay des provinces Argentines, il va prendre sa source dans les provinces méridionales de l'empire du Brésil. Cette rivière, ainsi que les autres, est parsemée, dans tout son cours, de nombreuses îles que couvre une riche végétation, et qui sont aujourd'hui encore presque inhabitées.

La République orientale de l'Uruguay, qui ne constitue un état indépendant que depuis 1828, et dont le territoire comprend plus de 150,000 milles carrés, est comprise entre les 29°30' et 35e degrés de latitude méridionale, et les 55e et 60e degrés de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Ses limites sont : au sud, le Rio-de-la-Plata ; à l'ouest, l'Uruguay ;

à l'est, l'Océan-Atlantique et la rive occidentale du lac *Mini*; au nord et au nord-ouest, ses limites de fait sont deux rivières qui s'appellent *Yaguaron* et *Cuareim*.

La République orientale présente un sol plus accidenté que celui des autres États de la Plata : tandis que la province de Buenos-Ayres n'est qu'une immense plaine sans une seule élévation, la surface du pays qui nous occupe est généralement accidentée, entrecoupée de vertes collines et de riants coteaux. Le pays tout entier est traversé par une chaîne de hauteurs qui, nées du *Monte-Grande*, pays montagneux et boisé de la province Brésilienne de Rio-Grande, se joignent à celles appelées *Cuchilla-Grande*, se portent ensuite, du nord au sud, dans la direction du *Cerro de Pan de Azucar*, qui se trouve dans les environs de Maldonado, forment là un demi-cercle, et, inclinant vers le nord-est, vont chercher la côte de *Castillos-Grandes*. Une autre série d'élévations, qui dépend de la précédente, s'en sépare bientôt, et traverse le pays de l'est à l'ouest jusqu'aux rives de l'Uruguay. La ville de Monte-Video est construite sur une colline qui se relie à la chaîne dont j'ai parlé en premier lieu; de telle sorte que de cette ville on peut se rendre au Brésil sans traverser un seul cours d'eau. Bien que la surface du pays s'élève graduellement à mesure que l'on s'approche de la province de Rio-Grande, on n'y trouve point de vraies montagnes. Les points culminants sont le *Cerro de Monte-Video* et le *Cerro*

de Pan de Azucar : la première de ces deux montagnes, à laquelle M. Barral (1) donne une hauteur de 146 mètres, et qui en aurait beaucoup moins d'après un autre calcul (2), peut être aperçue, en mer, à 15 lieues de distance.

La République orientale, à laquelle la nature a concédé en même temps et la beauté et la fertilité, est embellie par de gigantesques forêts, et arrosée en tout sens par de nombreuses rivières dont les unes sont navigables, comme le Yaguaron, le Rio-Negro, la rivière de Ste-Lucie, etc; et par plus de 200 cours d'eau moins considérables qui sont tributaires des premiers, ou vont se jeter directement dans l'Uruguay, le Rio-de-la-Plata ou dans le lac *Merin*. On trouve aussi de nombreux lacs ou *lagunas* dont quelques-uns communiquent avec la mer; les principaux sont : les lacs *Mini*, *de la Rocha*, *Manguera*, *de D. Carlos*, etc.; mais en aucun point on ne rencontre de vrais marais.

---

(1) Barral; renseignements sur la côte méridionale du Brésil et sur le Rio-de-la-Plata, etc., dans : *Annales maritimes et coloniales;* 1832.

(2) « Il a 122 vares 1/2 (112 mètres environ) de hauteur, suivant le calcul que firent D. Damasio, Larrañaga et D. J. Domingo Guerra, calcul qui fut ensuite rectifié par la commission topographique. » (*Catecismo geografico é politico, etc.*; par D. J.-M. De la Sota.)

La république de l'Uruguay peut être, d'après M. A. d'Orbigny, géographiquement divisée en trois petits bassins (1) :

1° Bassin oriental, dont les eaux se rendent au lac Merin et à la *Lagoa dos Patos*.

2° Bassin occidental, dont les eaux vont à l'Uruguay ; il se divise en deux grands golfes, l'un formé par les affluents directs de l'Uruguay, l'autre par les cours d'eau spéciaux au Rio-Negro.

3° Bassin méridional, dont les eaux s'écoulent dans la Plata.

La plus gande uniformité paraît avoir présidé à l'organisation géologique de cette partie du Nouveau-Monde ; toute la côte septentrionale du Rio-de-la-Plata est assez élevée, et présente des roches primitives disposées en couches verticales. « Le sol primitif sur lequel est fondée la ville de Monte-Video, et qui s'étend au loin dans la direction de l'est-nord-est, forme une petite colline basse, composée de gneiss feuilleté, rempli de belles lames de mica noir, et quelquefois de tourmaline (2). »

Le Cerro de Monte-Video est formé, en bas, par

---

(1) Alcide d'Orbigny ; voyage dans l'Amérique méridionale, etc. — *Géologie.*

(2) A. d'Orbigny ; *loc. cit.*

un gneiss schystoïde, puis on trouve une diorite schysteuse, du feld-spath et une amphybole verdâtre ; le plateau supérieur est formé par des couches de talcite (1). Sous Monte-Video, à 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau de la mer, on a trouvé une couche d'argile calcaire blanchâtre, se délitant facilement à l'eau, rempli de gros grains de quartz isolés, de paillettes de mica et d'un grand nombre de débris de coquilles. Au-dessous de cette couche, sur le gneiss, se trouve un banc de coquilles bien conservées, ayant encore leurs couleurs, et dont toutes les espèces vivent actuellement, soit sur la côte de Patagonie, soit sur celle de Maldonado et du Brésil, dans les eaux salées. La même disposition a été rencontrée au pied du Cerro (2). Sur plusieurs points des plaines qui avoisinent cette montagne, on trouve des filons de quartz hyalin, larges d'un mètre environ, qui sont à découvert, et qui affectent tous la même direction. Près de Maldonado, on trouve une masse de roches granitiques, fortement micacées, et remplies de parcelles de feld-spath blanc.

Telle est, à peu près, la composition de toutes les roches des parties voisines de la côte ; à mesure que

---

(1) Voyage autour du monde, sur la corvette *la Bonite* ; — *Géologie et minéralogie* ; par M. Chevalier.

(2) D'Orbigny ; *loc. cit.*

l'on s'en éloigne, les calcaires deviennent plus fréquents. Tout le territoire de *Las Minas*, dans le département de Maldonado, fournit de très-beaux marbres qui n'ont pas encore été exploités; on en trouve encore en plusieurs autres endroits, notamment à *Olimar*, et dans l'*Estancia de Carvallos*. La minéralogie de ces pays est assez peu connue et n'a pas encore été mise à contribution; cependant, dès l'année 1750, on fit des essais dans les montagnes de l'*Arroyo de* S^n*-Francisco*, dans celles de *los Penitentes*, dans celle du *Campanero* et dans la montagne d'*Arequito*. Postérieurement de nouvelles recherches furent faites à *Marrincho* et à *Mahoma*, où l'on a trouvé des grains d'or, des filons de fer, des veines d'argent et de plomb, des améthystes, du cristal de roche et de l'albâtre (1). « A quinze lieues de Monte-Video, près du village de *Minas*, on a trouvé des filons de plomb argenté sulfuré, dont l'exploitation a été abandonnée comme peu productive; la gangue qui contient le minerai est un calcaire compacte (2). »

« On trouve également, en divers points, des veines d'ardoises et des mines de plâtre, ainsi que

---

(1) *Catecismo geografico politico é historico de la Republica oriental del Uruguay; por* D. J.-M. De la Sota. — Monte-Video, 1850.

(2) Chevalier; *loc. cit.*

d'une terre jaune qui sert à peindre les maisons. Il existe, en outre, des mines de charbon de pierre, dont une dans le département de *Soriano*, et une autre dans le département de *Maldonado*. Il y a quelques années, on a exploité deux mines de charbon de terre, l'une à *Alcigua*; l'autre à *Cololo*, dans la juridiction de *Mercedes* (1). » Nous savons que l'on a également découvert quelques fragments de minerai de cuivre.

La couche de terre végétale, quoique douée d'une puissance de production extraordinaire, puisque certaines années ont vu jusqu'à deux récoltes de blé, est peu épaisse, et ne dépasse jamais 1 mètre. La terre, plutôt grasse que légère, est argileuse dans les bas-fonds et près de Monte-Video; elle a une couleur rougeâtre, et contient souvent des tubulures de calcaire concrétionné : à partir de Maldonado, au contraire, et en suivant la côte jusqu'aux confins de la province de Rio-Grande, on trouve un terrain sablonneux.

M. d'Orbigny a émis l'opinion que les dépôts rougeâtres qui remplissent les vallées sont peut-être de l'âge des argiles pampéennes, bien qu'il n'y ait pas vu de traces d'ossements de mammifères. C'est à l'existence de cette terre argileuse que l'on a cru

---

(1) J.-M. De la Sota; *loc. cit.*

devoir attribuer l'absence ou la rareté des arbres sur la côte orientale du Rio-de-la-Plata. « Le savant géologue de l'expédition de l'*Adventure* et du *Béagle*, M. Darwin, qui a remarqué, sur le rivage, de nombreux indices du soulèvement de la côte, voit, dans le fait de l'absence de grands végétaux, une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion qu'il exprime, que les plaines qui s'étendent des deux côtés de la Plata formaient, à une époque peu éloignée de nous, un vaste bassin amené au-dessus de la surface des eaux, par suite d'un soulèvement (1). » Quant à moi, ajoute le voyageur auquel j'emprunte ces lignes, je n'ai vu aucune trace qui puisse me faire croire à un soulèvement postérieur au grand cataclysme diluvien.

Il n'existe, sur tout le territoire de la République orientale, aucune source d'eaux minérales proprement dites; l'eau des sources qui existent près de Monte-Video est toujours chargée de sels calcaires et ne dissout pas le savon. « Les eaux du Rio-Negro, qui traverse la République orientale, sont très-salubres; des personnes malades font le voyage tout exprès pour s'en servir, car elles sont regardées comme très-efficaces dans les affections cutanées, la syphilis. On pense, dans le pays, qu'elles doivent cette qualité

(1) Chevalier; *loc. cit.*

à la grande quantité de salsepareille qui croît sur ses bords (1). » « Dans le sud du Brésil, dit le docteur Sigaud (2), ou, pour mieux dire, dans cette partie qui naguère lui appartenait, au voisinage de la *Colonia-del-Sacramento*, coule la rivière appelée Rio-Negro, dont les eaux, chargées de principes salins, et saturées de salsepareille, concourent efficacement à la cure de la syphilis invétérée. » Malgré l'autorité du savant médecin que nous venons de citer, nous sommes peu disposé à ajouter foi aux vertus curatrices des eaux du Rio-Negro, parce que nous croyons que jusqu'ici aucun fait certain n'est venu en démontrer la réalité : nous ne pensons pas, surtout, que, dans l'état actuel de la science, il soit possible d'admettre que le principe actif de la salsepareille (s'il en existe un qui mérite réellement ce titre) puisse agir, à travers une aussi grande masse d'eau, autrement qu'à doses infinitésimales. Nous serions bien plutôt disposé à admettre, et nous avons pour nous l'opinion de M. Lenoble, pharmacien à Monte-Video, que c'est à des sels de fer que ces eaux doivent leurs propriétés : toutefois ceci est à vérifier.

---

(1) Brunel; Observations topographiques, météorolog. et médicales faites dans le Rio-de-la-Plata, etc. Paris, 1842.

(2) J.-F.-X. Sigaud; Du climat et des maladies du Brésil. Paris, 1844.

Les eaux du Rio-de-la-Plata présentent des propriétés différentes, suivant le lieu où on les examine : à l'embouchure du fleuve, et même à la hauteur de Maldonado, elles sont toujours salées; à la jonction du Parana et de l'Uruguay, elles sont toujours douces; dans les points intermédiaires, elles ont des propriétés différentes, suivant les vents et les courants; à Monte-Video, où elles sont habituellement saumâtres, elles sont quelquefois tout-à-fait douces. Pendant les mois de Mars, d'Avril et de Mai, le Rio-de-la-Plata est plus élevé que pendant le reste de l'année, à cause de la crue des eaux du Parana et de l'Uruguay; il charrie alors des arbres et des broussailles qui forment des îlots de verdure assez remarquables (1). Sur la côte sud, devant Buenos-Ayres, ses eaux sont d'une couleur lactescente; elles ont, d'après le docteur Brunel, des propriétés pétrifiantes, et renferment des sels de soude et de potasse : ce qui paraît bien certain, c'est que, en certaines saisons, quoique étant parfaitement douces, elles sont laxatives, et que leur usage continu cause de véritables diarrhées; on les accuse même de produire quelquefois des vomissements; plusieurs personnes pensent que les eaux de cette partie de la rivière sont chargées de sels de magnésie. Sur la côte nord, j'ai constaté

---

(1) Barral; *loc. cit.*

qu'elles ne sont jamais parfaitement transparentes, et que même après avoir reposé pendant plusieurs jours, elles conservent encore une légère teinte blanchâtre. Voulant m'assurer si ces eaux renfermaient réellement des sels de magnésie, je les ai essayées par l'ammoniaque, qui n'a produit aucun précipité: une dissolution de potasse n'a produit qu'un précipité presque insignifiant, malgré un repos prolongé; l'acide hydrochlorique n'a pas occasionné d'effervescence. Le résultat auquel je suis arrivé est, comme on le voit, à peu près nul; je crois cependant que l'on peut en conclure que, si ces eaux tiennent en dissolution des sels de magnésie, ils y existent en bien petite quantité. Voici, du reste, le résultat d'une analyse des eaux de la Plata, devant Monte-Video, que M. Lenoble, pharmacien français, établi dans cette ville, a faite et publiée dans le courant du mois de Janvier 1849.

Chlorure de chaux........	Traces.
Sel marin................	1,748
Chlorure de magnésium....	0,076
Sulfate de magnésie.......	0,076
Eau	98,100
Total	100,000

CHAPITRE II.

Végétaux et animaux.

La nature a déployé, dans la bande orientale, un grand luxe de végétation ; les plaines sont couvertes de riches pâturages, et les collines, presque toutes boisées, fournissent, en certains points, des bois de construction ; des forêts encore vierges existent dans le nord, et relient la végétation de ces pays à celle plus puissante du Brésil. « La riante contrée qui s'étend depuis Monte-Video jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro, présente une immense plaine légèrement ondulée, où, quelque loin que la vue puisse s'étendre, on ne découvre presque jamais que d'immenses pâturages. L'herbe y atteint la même hauteur que dans les prés secs du milieu de la France ; mais elle est plus fine que celle de nos prairies : elle se compose plus exclusivement de graminées parmi lesquelles dominent les *stipas* ; et elle n'est point, comme dans l'intérieur du Brésil, entremêlée d'arbustes et de sous-arbrisseaux. Dans ces campagnes, on ne voit aucun bois ; mais les plus grands ruisseaux coulent entre deux lisières d'arbres qui n'appartiennent qu'à un petit nombre d'espèces, et du milieu desquelles s'élève un saule aussi élégant que pittoresque. Ces arbres n'offrent point les teintes sombres des forêts de la

Zone-Torride ; le vert de leur feuillage est plus tendre peut-être et plus agréable à la vue que celui de nos bosquets printaniers ; une herbe molle croît sous leur ombrage, et le paisible *capivara* vient se jouer presque aux pieds du voyageur, tandis que le *cardinal* fait entendre ses chants en voltigeant sur les branchages (1). »

Au-delà du Rio-Negro, au contraire, le pays est plus accidenté et presque toujours boisé ; il conserve le même aspect sur les bords de l'Uruguay, ainsi que dans toute la partie voisine du Brésil.

Quant aux espèces qui composent la flore de la République de l'Uruguay, elles se rapprochent beaucoup de celles de nos climats. M. Aug. St-Hilaire a remarqué qu'à partir de Rio-Janeiro, plus on s'éloigne vers le sud, plus les plantes d'Europe deviennent fréquentes, et que nulle part elles ne sont aussi communes que dans les campagnes qui s'étendent de Monte-Video au Rio-Negro. Sur un nombre de 500 espèces de plantes qui ont été recueillies par ce savant voyageur, depuis le fort Ste-Thérèse, par 34 degrés, jusqu'à Monte-Video et au Rio-Negro, il y en avait 15 seulement qui ne se rapportaient à aucune des familles dont se compose la flore de la

---

(1) A. St-Hilaire ; Introduction à l'histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay.

France (1). Un très-grand nombre de ces plantes ont été bien évidemment importées par les Européens, et elles se sont multipliées d'une manière prodigieuse: on les trouve surtout auprès des lieux habités et sur les bords des routes, ainsi que dans tous les lieux où l'homme a porté ses pas. C'est ainsi que l'on rencontre la violette, la bourrache, la verveine, les mauves, les *anthemis*, un de nos *erysimum*, notre marrube commun, etc. Mais de toutes les plantes, les plus communes sont le chardon-marie (*carduus marianus*), et surtout notre cardon (*cynara cardunculus*); les environs de Monte-Video et des principales villes en sont littéralement infestés : il paraît qu'ils sont devenus plus communs depuis que les bestiaux sont en moins grand nombre.

Dans les îles de l'Uruguay et dans les forêts de l'intérieur du pays, on trouve le vigoureux carroubier, le sang-dragon, une espèce d'acacia épineux que l'on appelle *espinillo*, l'incorruptible *ñandubai*, l'arbre du quina, appelé arbre de vie, le sassafras, le myrte, le laurier-sauvage, le gaïac ou bois-saint, le copal, la salsepareille, les palmiers et une infinité d'autres arbres qui sont employés dans les arts ou en médecine. Il paraît aussi que la pomme de terre a été

---

(1) Ces renseignement, et plusieurs de ceux qui suivent, sont empruntés à M. A. St-Hilaire.

rencontrée à l'état sauvage, et que l'on a récemment découvert l'indigo, ainsi qu'une autre plante dont les racines fournissent une belle teinture rouge (1).

Le sol de la République orientale est d'une telle fertilité, que tous les genres de culture y réussissent : toutes les productions de l'Europe et des colonies ont été essayées et ont plus ou moins réussi. Si, jusqu'ici, aucune culture en grand n'a été tentée, il faut en chercher la cause, et dans la facilité que trouvent les habitants à gagner leur vie en élevant des bestiaux, et dans la succession continuelle des guerres civiles qui désolent ce pays depuis tant d'années. Les arbres fruitiers de toute espèce, les légumes, les laitues, les choux, les raves, les tomates, le persil, etc., etc., qui sont aujourd'hui abondants et de très-bonne qualité, ne se trouvaient pas, dans le pays, à l'époque de la conquête. Le blé et toutes les céréales réussissent admirablement : au commencement de ce siècle, à l'époque où la bande orientale était encore une province espagnole, on cultivait le blé en grand, et non-seulement le pays fournissait à sa propre consommation, mais encore on expédiait des chargements de farine à Buenos-Ayres, à Rio-Janeiro, à la Havane, et même en Espagne. Aujourd'hui cette culture est presque entièrement abandonnée.

---

(1) J.-M. De la Sota; *loc. cit.*

La principale richesse de ce pays, ce sont les bœufs et les chevaux : ces animaux, qui, à l'état sauvage ou à l'état demi-sauvage, sont aujourd'hui en nombre presque incalculable, n'existaient pas à l'époque de la conquête. Leur introduction en Amérique ne paraît pas remonter plus haut que la fin du 16e siècle ; ils devinrent promptement sauvages, et ce ne fut qu'à peu près à la même époque où fut fondée la ville de Monte-Video que l'on commença à s'occuper de leur multiplication : celle-ci est telle, que certaines personnes prétendent que, si on ne la contrarie pas, le nombre des bœufs, principalement, double en six ans. Ce nombre est à présent tellement considérable, qu'il y a certains moments de l'année où, lorsque les affaires vont bien, on tue jusqu'à 6,000 animaux par jour pour avoir leurs dépouilles. Les bestiaux sont généralement plus beaux qu'au Brésil, et M. Augte St-Hilaire a remarqué qu'ils sont d'autant plus beaux dans l'Amérique-Méridionale, que l'on s'éloigne davantage des régions tropicales : au centre du Brésil, ils ne peuvent vivre si on ne leur donne une quantité considérable de sel marin ; dans la province de St-Paul et dans celle de Minas, on ne leur en donne plus qu'une fois l'année ; dans la province de Rio-Grande du sud, ils peuvent s'en passer, et, dans la Bande-Orientale, cette substance devient complètement inutile.

Outre les bœufs, les chevaux, les moutons, les

porcs et les autres animaux domestiques qui ont été introduits par les Espagnols, on trouve un grand nombre de quadrupèdes dont quelques-uns sont fort dangereux; tels sont : le lion d'Amérique ou cougouar, le jaguar ou tigre d'Amérique, le renard, l'*aguara* qui est une espèce plus grande, une espèce de chat sauvage qui se rapproche du tigre, etc. On rencontre encore le cerf, le chevreuil, le daim, le fourmillier (*oso hormiguero*), le tapir que l'on appelle vulgairement *anta-danta* ou grande bête; quoiqu'il soit devenu assez rare, cet animal se rencontre encore sur les frontières du Brésil; le *cuati*, animal gracieux dont la chair est bonne à manger; la mouffette, qui se défend de ses ennemis en lançant un liquide dont l'odeur infecte se répand à une grande distance; le *capivara* ou *carpincho*, animal amphibie que l'on appelle vulgairement cochon d'eau; l'ure, le tatou, que l'on désigne aussi sous les noms d'*armadillo* ou de *mataco*, et une foule d'autres quadrupèdes que je passe sous silence.

Non-seulement le nombre des reptiles que l'on rencontre sur le territoire oriental est inférieur au nombre de ces animaux que l'on trouve dans les pays voisins, mais encore ils sont rarement nuisibles. Cependant on en rencontre quelques-uns dont le venin est très-actif : tels sont le serpent à sonnettes, une espèce de vipère que l'on appelle vipère de moine (*vibosa frailesca*), une autre qui a la gorge couleur

incarnat et dont le corps est varié de nombreuses couleurs, et une dernière de couleur jaune qui est rayée de trois lignes noires. On rencontre également l'iguane, animal très-innocent, dont la chair et les œufs sont regardés, par les habitants, comme un mets fort délicat.

Outre les oiseaux domestiques, on en trouve une quantite de sauvages, tels que perdrix, oies, pigeons-ramiers, tourterelles, poules d'eau, bécassines, canards, cygnes, cigognes, etc., etc.; une espèce de dinde sauvage qui se rapproche du faisan d'Europe; les autruches qui sont très-nombreuses et que l'on rencontre en grandes troupes (1); les cardinaux, et une foule d'oiseaux de chant et de proie en tête desquels il faut placer de nombreuses espèces d'aigles.

CHAPITRE III.

Météorologie.

Les relations des premiers voyageurs qui ont visité les rives de la Plata, sont pleines du récit des ou-

---

(1) Nous avons de la peine à comprendre comment M. A. De la Salle a pu écrire que l'on voyait quelquefois des autruches sur le Cerro de Monte-Video. (V. voyage de la *Bonite*.)

ragans qui se présentaient dans ce pays avec une fréquence et une violence inconnues jusqu'alors. On pourra s'en faire une idée en parcourant le tableau suivant des principaux coups de vents qui se sont succédés dans la Plata depuis plus d'un demi-siècle; on remarquera que, de nos jours, ils sont moins fréquents et moins violents.

Le 13 Juin 1791, il y eut, dans le Rio-de-la-Plata, un fort coup de vent qui dura trois jours et occasionna d'immenses pertes sur rade de Monte-Video : 60 navires furent jetés à la côte, et la frégate de guerre espagnole *Loreto* se brisa sur la pointe *San-José*.

« Le 21 Janvier 1793, jour néfaste, pendant que la capitale du pays le plus civilisé de l'Europe était bouleversée par la tempête politique, la foudre tombait 37 fois dans Buenos-Ayres, et y tuait 19 personnes. Au mois d'Août suivant, le pampero, ce redoutable vent d'ouest, qui, depuis les Cordilières, traverse sans obstacles 200 lieues d'un pays uni, soulevait les eaux de la Plata et les chassait à dix milles au loin. Pendant trois jours, le lit de la rivière fut à sec, et on put y voir à découvert des navires qui avaient sombré depuis un quart de siècle (1). »

---

(1) V. l'Univers; — art. Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, par M. César Famin. Paris, 1840.

Le 21 Mai 1805, pampero violent, pendant lequel une frégate de guerre espagnole se jette sur le banc anglais, et périt avec tout son équipage.

Dans la courant de l'année 1810, il y eut un coup de vent de sud-ouest qui laissa à sec le haut de la rivière : « Les bâtiments espagnols, venus pour bloquer Buenos-Ayres, restèrent échoués sur la grande rade; on eut l'idée de les attaquer en faisant passer de l'artillerie sur les bancs restés à sec, mais le fond n'était pas assez solide, les canons enfoncèrent, et il fallut renoncer à ce projet (1). »

Pendant la nuit du 14 au 15 Octobre 1824, se déclara une furieuse tempête durant laquelle tombèrent des grelons énormes dont quelques-uns avaient le volume du poing; ils causèrent de grands dégâts dans les édifices de Monte-Video, et tuèrent, dans la campagne, un grand nombre d'animaux et plusieurs personnes. C'est, de mémoire d'homme, le plus mauvais temps qui ait éclaté dans le pays.

28 Septembre 1826, fort coup de vent de S.-O., pendant lequel tous les navires qui étaient sur rade de Monte-Video souffrirent des avaries majeures, et plusieurs se perdirent.

En 1838, par un coup de vent de S.-E., les

(1) Chiron du Brossay; Instructions nautiques sur l'atterage et la navigation de la Plata; Annales maritimes et coloniales; Février 1845.

eaux montèrent de 30 pieds à Buenos-Ayres ; puis survint le N.-N.-O., qui fit tellement baisser la rivière, que les navires restèrent échoués, n'ayant plus que 5 pieds d'eau (1).

Le 9 Mai 1844, on éprouva, à Monte-Video, un fort pampero, pendant lequel le vapeur anglais *Gorgon*, après avoir cassé ses chaînes, fut jeté à la côte, quoiqu'il chauffât à toute vapeur.

Enfin, le 22 Juillet 1850, on ressentit, dans la Plata, un coup de vent de S.-E. qui dura deux jours dans toute sa force, et pendant lequel plusieurs des navires de guerre qui étaient sur rade de Monte-Video chassèrent sur leurs ancres, et 5 navires du commerce furent jetés à la côte. Dans le port de *Buseo*, situé près de Monte-Video, 32 navires de toutes dimensions furent poussés à la côte, et, sur rade de Buenos-Ayres, plusieurs navires se perdirent également.

Les tremblements de terre sont rares dans la Plata. Le 9 Août et le 15 Septembre 1848, on ressentit, à Monte-Video et dans plusieurs autres lieux, deux fortes secousses de tremblement de terre, phénomène qui ne s'était jamais présenté de mémoire d'homme : leur direction a paru être du S.-O. au N.-E. suivant

---

(1) Brunel, *loc. cit.*

les uns, du S.-E. au N.-O. suivant les autres; leur durée fut de quelques secondes.

La température paraît être devenue plus douce et plus uniforme qu'elle ne l'était à une époque assez rapprochée de la nôtre. On a de la peine à ajouter une foi entière aux récits que font tous les vieillards du pays, récits que leur parfaite concordance doit cependant faire regarder comme exacts. C'est ainsi que l'on raconte qu'à la fin du dernier siècle (1798 ou 1799), il y eut, pendant un hiver, des froids tellement vifs, que plusieurs factionnaires furent trouvés morts à leur poste, et que, dans une revue qui eut lieu sur la place de la *Matriz*, deux militaires tombèrent sans connaissance, asphyxiés par le froid excessif qui régnait alors. En remontant à peu près à la même époque, on apprend qu'il tomba, à diverses reprises, plusieurs pouces de neige; mais, depuis le commencement du siècle actuel, rien de semblable n'a eu lieu.

Une opinion très-accréditée dans le pays, c'est que le climat de la Plata a subi de notables changements, et qu'il est aujourd'hui plus doux et plus tempéré qu'il ne l'était autrefois. Je ne discuterai pas cette opinion, pas plus que les explications que l'on a données de ce phénomène; mais je crois qu'il serait intéressant de s'assurer de sa réalité, et de chercher à reconnaître les causes qui lui ont donné lieu.

Ainsi qu'il était facile de le supposer d'avance, d'après son étendue, le climat de la République orientale n'est pas le même partout : à Monte-Video, il fait rarement froid, tandis que, dans l'ouest et sur les bords de l'Uruguay, on trouve quelquefois de la glace. La pluie, assez fréquente à Monte-Video, est plus rare dans l'intérieur des terres, et même à une petite distance : ainsi, il est assez commun de voir de la pluie à Monte-Video pendant une journée entière, tandis qu'à une ou deux lieues de là il n'est pas tombé une seule goutte d'eau. La situation géographique de Monte-Video peut rendre raison de ce phénomène. Par le même motif, les chaleurs de l'été doivent être plus fortes dans les plaines et au milieu des terres que sur les bords des rivières et sur les collines. Chacune de ces conditions doit, en faisant varier le climat, prédisposer à des maladies de nature différente. Toutes mes observations météorologiques ont été faites à bord du brig l'*Alcibiade*, en rade de Monte-Video. Tout ce que je vais rapporter ne s'applique donc, à la rigueur, qu'à cette ville ; mais en tenant compte des principales circonstances que j'ai indiquées, on pourra, je pense, se faire une idée exacte du climat de toute la République. Étudions séparément tous les phénomènes météorologiques.

§ Ier. — Température.

Le médecin et le physicien, ainsi que le fait très-

bien observer M. le professeur Fuster (1), n'attachent pas le même degré d'importance à l'exactitude des observations météorologiques : pour l'un, tout se traduit par des chiffres ; pour l'autre, au contraire, les chiffres n'ont que peu de valeur, et les phénomènes météorologiques n'acquièrent de l'importance que par les réactions vitales qu'ils développent en nous. Les termes de chaud et de froid n'ont rien d'absolu, physiologiquement parlant ; ils n'acquièrent une signification que si on les compare à un état donné de sensibilité. C'est donc au médecin à corriger ce que peuvent avoir d'inexact les indications fournies par le thermomètre. Nous savons, en effet, qu'à température égale, on supporte beaucoup plus facilement un air chaud et sec qu'un air chaud et humide, parce que ce dernier communique plus de chaleur à la peau, et empêche la transpiration cutanée ; nous savons également que, lorsque l'air est tranquille, nous supportons facilement un froid qui paraîtrait excessif si l'air était fortement agité. « M. Parry nous apprend, par le résultat de ses observations météorologiques, qu'à l'île Melville, il y a, dans l'année, cinq mois durant lesquels le mercure exposé à l'air se gèle naturellement. D'après le même observateur, un homme bien vêtu pouvait se promener sans inconvénient à l'air libre par une tem-

---

(1) V. Fuster; des maladies de la France considérées dans leurs rapports avec les saisons.

pérature de 46° centigrades au-dessous de zéro, pourvu que l'atmosphère fût parfaitement tranquille; mais il n'en était plus de même dès qu'il soufflait le plus petit vent, car alors on éprouvait à la face une douleur cuisante, suivie bientôt d'un mal de tête insupportable (1). » D'après Réaumur, les variations subites de 5 degrés de température, en plus ou en moins, produisent toujours une sensation de chaud ou de froid.

Ces données ne seront pas perdues pour nous ; elles nous serviront pour comprendre comment, à Monte-Video, où le thermomètre reste toujours assez élevé, on éprouve souvent des froids très-vifs, et elles nous serviront à reconnaître la cause d'un grand nombre des maladies que l'on observe dans ce pays.

Les limites extrêmes que m'ont données mes observations sont 30° et 2° au-dessus de 0 au thermomètre centigrade (2). Ces limites sont rarement dépassées; cependant on a vu quelquefois, à Monte-Video, se former une couche mince de glace, et ce phénomène n'est pas rare, ainsi que je l'ai dit, sur les bords de l'Uruguay. Ce qui caractérise le climat de Monte-Video, ce sont les brusques changements de température : il n'y a rien d'exagéré à répéter, ce que

---

(1) Arago; Annales de chimie et de physique, t. XXVII.

(2) Pendant tout le temps que j'ai passé dans la Plata, je n'ai vu que 30 fois le thermomètre descendre au-dessous de + 8° c.

l'on a dit si souvent, que, dans la même journée, on peut ressentir les influences des quatre saisons. Au milieu du jour, et principalement quand il fait calme ou que soufflent les vents de Nord ou de N.-N.-E., la chaleur est quelquefois étouffante. Il en est de même, le soir, quand le temps est à l'orage, et quand les nuages s'amoncellent à l'horizon. Pendant la nuit, ou quand l'orage éclate, la température baisse très-sensiblement : aussi voit-on souvent, dans la même journée, le thermomètre monter ou descendre de 15 degrés. Ces variations excessives sont plus fréquentes pendant l'été que pendant l'hiver : néanmoins, dans toutes les saisons de l'année, les orages et les coups de vent de S.-O. sont précédés d'une ou deux journées de chaleur suffocante. Pendant l'été, la température moyenne du jour est de 23 degrés, celle de la nuit de 18°. Pendant l'hiver, la température moyenne du jour est d'environ 15 degrés; celle de la nuit peut être évaluée à 10 degrés : on trouve donc 5° comme moyenne de différence entre la température du jour et celle de la nuit, et 13° comme différence totale de température entre l'été et l'hiver. Ici ressortent les vices de la méthode numérique appliquée aux observations météorologiques: il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les moyennes que nous venons d'indiquer sont tout-à-fait artificielles, et que le caractère principal du climat de Monte-Video consiste en des changements brusques, instantanés de température.

Les vents les plus chauds sont les vents de N. et de N.-N.-E. ; les vents de S.-E. amènent presque toujours une douce fraîcheur, et ceux de S.-O. sont en général plus froids; mais c'est avec le vent de N.-O. que le thermomètre est descendu le plus bas.

§ II. — Observations barométriques.

La hauteur de la colonne barométrique est sujette à de nombreuses variations qui méritent le plus grand intérêt, parce que nous pensons, contrairement à l'opinion de M. F. Dubois (1), que la pression de l'atmosphère a une grande influence sur la production des maladies, et parce que le baromètre rendant, à Monte-Video, assez exactement compte de l'état de l'atmosphère, on peut ainsi être averti presque à coup sûr des changements de temps qui peuvent se déclarer.

Les hauteurs extrêmes que j'ai observées sont : 0,772^{mm} pendant le mois d'Octobre 1849, et 0,771 pendant le mois de Juillet 1850, d'une part ; et, d'autre part, 0,744^{mm} pendant le mois d'Août 1849. C'est généralement pendant l'hiver que le baromètre éprouve les plus grandes variations ; le tableau ci-joint pourra en donner une idée assez exacte : il résulte des chiffres qui y sont contenus, que c'est

(1) Voyez F. Dubois ; Traité de pathologie générale, t. I, p. 32.

pendant l'été qu'il descend le plus souvent au-dessous de 0,755, et que, dans cette saison, il se maintient généralement au-dessous de 0,760. Le contraire a lieu pendant l'hiver ; et bien que le baromètre atteigne, pendant cette saison, ses limites extrêmes d'oscillation, on peut dire qu'il est habituellement plus élevé que pendant l'été. Les saisons intermédiaires ne nous ont pas paru présenter, sous ce rapport, des particularités remarquables.

TABLEAU représentant l'état du baromètre depuis le mois de Mars 1849 *jusques au mois de Juillet* 1850 *inclusivement.*

MOIS.	JOURS où il a atteint 0,760 et au-dessus.	JOURS où il est resté entre 0,760 et 0,755 (inclus.).	JOURS où il a été au-dessous de 0,755.	JOURS où il a atteint 0,750 et au-dessous.
Mars 1849....	16	3	12	4
Avril	17	7	6	1
Mai..........	20	4	7	2
Juin	17	4	9	7
Juillet........	15	4	12	4
Août.........	23	1	7	3
Septembre....	21	4	5	2
Octobre	19	3	9	3
Novembre	16	3	11	4
Décembre.....	5	4	22	5
Janvier 1850..	8	2	21	12
Février.......	11	5	12	3
Mars.........	8	16	7	1
Avril	28	2	»	»
Mai..........	19	2	10	4
Juin	14	5	12	5
Juillet........	11	2	18	6

Les variations du baromètre n'ont rien de fixe quant aux heures du jour et de la nuit auxquelles elles ont lieu : en effet, tantôt c'est le matin, tantôt c'est le soir que la colonne de mercure s'abaisse. Voici cependant les conditions les plus générales dans lesquelles ont lieu ces variations : par les vents de S.-O. et de S. *établis*, par ceux d'E. et de S.-E., c'est-à-dire par les vents du large, le baromètre monte ; mais c'est par les vents de S.-E. que le mercure atteint la plus grande hauteur. Lorsque soufflent, au contraire, les vents de N., de N.-O. et d'O., le baromètre baisse, et d'autant plus que la brise de N. est plus forte. Pendant l'été, lorsque le temps est beau, et que les vents de N.-O. et de S.-E. soufflent alternativement, la colonne barométrique a sa plus grande hauteur le soir, et sa moindre élévation le matin. Dans d'autres circonstances, lorsque les vents de N. et de N.-O. continuent à souffler après midi, sans être remplacés par les vents d'E. ; lorsqu'on les voit successivement passer au N.-O. ou à l'O., et gagner le S.-O. où se forme de l'orage, la colonne de mercure, au lieu de remonter, continue à descendre et atteint le chiffre de 0,750mm et au-dessous.

Les marins attachent une grande valeur, comme signe de beau ou de mauvais temps, à la hauteur du baromètre. En général, les indications fournies par cet instrument sont justes, pour ce qui est des orages et des coups de vent de S.-O. ; presque toujours alors

on voit le baromètre baisser par degrés un ou deux jours à l'avance, et on peut observer une hauteur de 0,748^{mm} au moment où l'orage éclate; le mercure commence à remonter un peu avant que celui-ci se dissipe, et s'il est suivi de vents de S. ou de S.-O., il monte rapidement une fois que ces vents sont établis et que l'air a recouvré sa transparence. Il ne faut pas croire cependant qu'il en soit toujours ainsi, car il arrive quelquefois que le vent passe au S.-O. sans que le baromètre ait éprouvé de baisse sensible. Cela a lieu quand les vents étant primitivement au S.-E., passent successivement au S. et au S.-O. D'autres fois, au contraire, le baromètre baisse avec rapidité, et l'on peut s'attendre à un coup de vent qui n'a pas lieu; j'ai eu plusieurs fois occasion d'observer ce phénomène. On peut poser en règle générale que, tant que la colonne de mercure a une hauteur qui n'est pas moindre de 0,755^{mm}, on n'a pas à craindre de grands mauvais temps.

Le baromètre ne paraît pas être influencé par les temps de brume ou de pluie; mes observations ne m'indiquent rien à cet égard. Il n'en est pas de même pour la chaleur et le froid : j'ai observé que c'est par les temps froids que le baromètre se maintient élevé, et qu'il baisse, au contraire, quand surviennent des journées de grande chaleur.

§ III. — Humidité. — Brumes.

Le ciel de la Plata est habituellement clair et serein ; l'air y a souvent une transparence parfaite, et les étoiles paraissent y briller, au dire de quelques voyageurs, d'un éclat plus vif que dans l'hémisphère nord : « En 1823, on y put voir à l'œil nu, au milieu du jour, la planète de Vénus qu'on avait déjà aperçue en 1819 (1). »

Malgré la beauté tant vantée de ce climat, le ciel y est assez souvent couvert : ainsi, pendant les dix derniers mois de l'année 1849, il y a eu 149 jours de beau temps, et 117 de temps couvert ou pluvieux ; pendant les sept premiers mois de l'année 1850, on compta 149 jours de beau temps, et 63 jours de temps couvert.

L'humidité qui règne habituellement dans l'atmosphère est très-considérable ; elle est plus grande pendant la nuit que pendant le jour, et se fait sentir surtout par les vents de N., de N.-E. et de N.-O. Du 1er Mars 1849 au 31 Juillet 1850, on trouve un total de 283 jours secs, et de 256 jours humides.

Cette humidité se présente souvent sous forme de

---

(1) César Famin. ; *loc. cit.* — On sait que le même phénomène s'est reproduit à Paris pendant l'année 1849.

brumes épaisses qui durent quelquefois plusieurs jours, et peuvent être amenées par tous les vents; on les observe à peu près à toutes les époques de l'année, mais spécialement pendant l'hiver.

Durant les mois de Décembre et de Janvier, époques des plus grandes chaleurs, l'atmosphère est presque constamment nébuleuse; l'horizon paraît chargé de nuages grisâtres, et cependant les rayons du soleil ne sont nullement interceptés. Les gens du pays ont à cet égard une opinion qui ne me paraît pas dépourvue de fondement; ils prétendent que cette espèce de brume, qui n'occasionne aucune humidité, qui est comme insaisissable, et qui se montre surtout par les vents d'O., n'est que de la fumée très-divisée provenant de l'incendie de l'herbe sèche de la campagne : tous les ans, en effet, à la même époque, on observe ce phénomène, et il coïncide avec l'incendie des plaines couvertes d'herbes sèches que l'on produit toujours pendant l'été.

§ IV. — Vents.

« Les vents, dans la Plata et à son embouchure, suivent la marche des saisons; mais la configuration des terres et leur voisinage exercent une si grande influence sur leur force et leur direction, qu'ils ne sont presque jamais les mêmes, à son embouchure, que dans l'intérieur de ce fleuve. Il en est quelquefois

ainsi sur les deux rives : on cite qu'un coup de vent violent, essuyé à Buenos-Ayres, ne fut pas ressenti sur la côte nord (1). »

A Monte-Video, les vents sont très-variables et se font souvent sentir avec force ; ils offrent une particularité que je dois noter : c'est que la brise, quelle que soit sa direction, mollit sensiblement au lever et au coucher du soleil. Les habitants de cette ville accordent aux phases de la lune une grande influence sur l'état de l'atmosphère et sur la direction des vents; pendant plusieurs mois, j'ai fait des observations pour reconnaître ce que cette opinion pouvait avoir de fondé, mais je ne suis arrivé à aucun résultat.

Les vents du nord sont ceux qui se présentent le plus souvent; ils sont chauds, même en hiver, et s'accompagnent presque toujours de beaucoup d'humidité et d'une grande tension électrique. On désigne le vent du N. et celui du N.-N.-E, sous le nom de vent du Brésil. Ce vent, qui règne plus particulièrement pendant l'hiver, est considéré comme le plus nuisible; il affecte, ainsi que je le dirai plus tard, toutes les personnes à tempérament nerveux. Lorsque les vents de N. soufflent pendant plusieurs jours, ils s'accompagnent d'une dépression du ba-

---

(1) Chiron du Brossay; *loc. cit.*

romètre, et on peut être certain de les voir passer au S.-O., d'où est venu le proverbe : « *Norte duro, pampero seguro.* »

Les vents soufflent rarement de la partie de l'ouest; ils varient presque toujours au N.-O. et au S.-O. : quand ils ont une certaine force, ils ne tardent pas à passer au S.-O. Ils s'accompagnent souvent de brumes épaisses.

Les vents de S.-O. et de S.-S.-O. sont connus, dans la Plata, sous le nom de *pamperos*; ils sont ainsi appelés, de ce que les indiens *Pampas*, qui ont donné leur nom aux plaines qu'ils habitent dans la province de Buenos-Ayres, sont établis à cette aire de vent. « Le pampero éclaircit le ciel, comme le N.-O. en Provence, et le N.-E. sur les côtes de la Bretagne; il souffle ordinairement après la pluie, ou lorsque le vent a varié du N. au N.-O. et à l'O.-N.-O., et, dans l'été, après un jour de forte chaleur (1). »

Rarement le *pampero* se déclare brusquement et sans être annoncé à l'avance; il est ordinairement précédé par des vents du N. : le temps est lourd, la chaleur étouffante, le baromètre très-bas; dans l'après-midi, le ciel se couvre insensiblement, l'horizon paraît embrumé; plus tard, une ceinture

---

(1) Barral; *loc. cit.*

nuageuse s'étend de l'est à l'ouest, dans toute la partie du sud; de gros nuages noirs ou de couleur foncée montent peu à peu et paraissent rouler les uns sur les autres. Souvent, quelques instants, une heure à peine suffisent pour que le pampero se forme et éclate: d'habitude, il ne commence qu'après le coucher du soleil. On voit alors de petits nuages blanchâtres, semblables à des fusées, se détacher de l'horizon, et monter rapidement à la surface des gros nuages dont j'ai parlé; en même temps le tonnerre gronde d'une manière presque continue, les éclairs se succèdent sans interruption, l'air est calme et la chaleur suffocante. Tout à coup la nue paraît se déchirer, l'air se rafraîchit, et des raffales de vent, d'une violence extrême, tombent à l'improviste. Un nuage de poussière épaisse signale sur terre le passage de l'ouragan, et la mer grossit aussitôt. Le vent est quelquefois si fort, que les arbres sont arrachés, les maisons emportées, les cavaliers et leurs montures renversés. De larges gouttes de pluie se font sentir; souvent elles s'accompagnent de grêle, et, en un instant, des torrents d'eau tombent des nues. La pluie n'est pas ordinairement de longue durée; le vent chasse devant lui les nuages, l'horizon s'éclaircit, le ciel devient d'une transparence parfaite, et le vent continue durant des jours entiers. C'est là ce que l'on appelle *pampero claro*. D'autres fois, au contraire, le ciel reste nuageux,

le vent s'accompagne de grains de pluie fréquents, d'un peu de grêle ou de neige : on désigne cette variété du pampero, sous le nom de *pampero sucio*, pampero sale.

Les vents de S.-O. sont ceux qui amènent le plus beau temps ; lorsqu'ils soufflent, l'air, un peu vif, est parfaitement sec ; toute humidité disparaît. Il est rare que, lorsqu'il y a eu plusieurs jours de pluie ou de brumes, le temps se remette au beau, sans avoir passé par le pampero ; aussi ce vent est-il désiré dans les circonstances que je viens de dire, et le regarde-t-on, avec raison, comme le vent salubre par excellence.

Quelquefois le pampero succède au vent de S.-E. ; c'est lorsque celui-ci s'est accompagné d'orage. Il est plus fréquent pendant l'hiver que pendant l'été, mais il est plus violent dans cette dernière saison que dans la première.

Les vents de S. sont peu fréquents ; ils s'accompagnent ordinairement de beau temps, et sont très-secs ; ils ne surviennent guère qu'après les orages ou les pamperos.

Les vents de S.-E., d'E. et de N.-E., sont, avec les vents de N. et de N.-O., ceux qui règnent le plus habituellement ; peu fréquents durant l'hiver, ils soufflent d'ordinaire pendant l'été, et viennent rafraîchir l'atmosphère : le vent de N.-E. souffle davantage pendant la nuit ; celui de S.-E. pendant

le jour. Ce dernier acquiert quelquefois une grande violence, et peut durer plusieurs jours: c'est un vent ordinairement sec, mais qui quelquefois s'accompagne de forts orages.

§ V. — Orages. — Pluie, etc.

Les orages sont fort communs dans la Plata; l'air y est chargé d'une telle quantité d'électricité, que ce phénomène n'a pas lieu de surprendre : ils sont fréquents dans toutes les saisons, mais spécialement pendant l'été; ils s'accompagnent toujours d'éclairs et de tonnerres, quelquefois de grêle et de pluie. Les éclats du tonnerre ont une force que je ne leur connais pas ailleurs : on a prétendu que ce phénomène, ainsi que la grande quantité d'électricité qui existe dans l'air, étaient dus à la nature du pays, généralement plat, et que, l'électricité des nuages n'étant pas soutirée, faute de pointes élevées, les décharges électriques devaient être plus fortes. Je laisse aux physiciens le soin de vérifier jusqu'à quel point cette explication peut être admise.

C'est le plus souvent le soir, ou pendant la nuit, qu'ont lieu les orages; d'ordinaire, ils sont amenés par les vents de N. et de N.-O. : j'ai dit que, presque toujours, ils étaient suivis de vent de S.-O.

Il pleut fréquemment à Monte-Video; on ne voit presque jamais s'écouler un mois entier sans pluie.

Elle est presque aussi commune pendant l'été que pendant l'hiver ; mais, dans cette dernière saison, elle est plus abondante et de plus longue durée. Comme, dans la majorité des cas, elle est amenée par des orages, elle a lieu, presque toujours, de nuit ou vers le matin. Il y a quelquefois de véritables averses où la pluie tombe en grosses gouttes et abondamment : c'est ce qui arrive pendant l'été ou par les temps d'orages ; en hiver, au contraire, elle tombe en gouttes fines et serrées. La quantité d'eau qui tombe dans l'année, à Monte-Video, a été évaluée à 78 centimètres, comme terme moyen (1).

La grêle n'est pas très-commune ; dans l'espace de 18 mois, je n'en ai vu tomber que 10 ou 12 fois. Une seule fois j'ai observé de la neige qui se fondait en tombant. Lorsque le temps est clair, il se forme, pendant la nuit, une rosée abondante ; et souvent, durant l'hiver, on observe de la gelée blanche.

§ VI. — Saisons.

Le *printemps* est peut-être, dans la Plata, la saison la moins agréable de l'année. Pendant les mois

(1) Ce renseignement m'a été fourni par M. le docteur Mendoza.

de Septembre, Octobre et Novembre (1), le ciel est habituellement couvert; les pluies sont fréquentes et prolongées: les vents de S.-O. soufflent fréquemment: c'est la saison de l'année où la température éprouve les plus grandes variations; les orages ne sont pas rares.

Pendant l'*été*, règnent continuellement de grandes brises : durant la nuit et la matinée, ce sont des vents de N.-O., de N. ou de N.-E.; vers midi, cette brise tombe et est bientôt remplacée par la brise d'E. ou de S.-E., brise du large qui rafraîchit l'atmosphère. Lorsque ce changement de brise, que l'on désigne sous le nom de *virazon*, n'a pas lieu, on peut compter, presque à coup sûr, sur un orage pour le soir. Les chaleurs de l'été ne sont jamais excessives; le thermomètre atteint rarement 30° C.; mais la température moyenne du jour est de 24° ou 25°; pendant la nuit, il y a toujours une baisse sensible. L'été est, à proprement parler, la saison des orages : presque tous les soirs, on voit le ciel se couvrir dans le S. et le S.-O., et des éclairs illuminer l'horizon; le tonnerre se fait entendre, et souvent il y a de la pluie; mais elle est de peu de durée. C'est principalement aux approches de l'orage que

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler que les saisons se présentent, dans la Plata, à des époques inverses de celles où elles se présentent en France.

la chaleur se fait sentir davantage, et, le pampero venant à souffler, on éprouve un refroidissement désagréable et nuisible à la santé.

L'*automne* commence à l'équinoxe de Mars et finit au solstice de Juin : c'est la plus belle saison de l'année; alors les grandes brises de l'été ont cessé; la pluie est rare, la température est douce et les orages sont peu fréquents. Aucune autre saison ne lui est comparable; c'est cependant celle où apparaissent les épidémies, et où les maladies de poitrine et les rhumatismes sont le plus fréquents. Vers la fin d'Avril, la *virazon* de l'été a cessé de se faire; on a alors des brises de N.-O. et de N.-N.-O., et quelquefois des brises de S. La brise de S.-E., si commune en été, est alors très-rare, et, quand elle vient, elle est fraîche et accompagnée de pluie. Durant cette saison, on a assez souvent des matinées de brume.

C'est dans l'*hiver* que l'humidité est à son maximum, et qu'il tombe la plus grande quantité d'eau. Il y a encore quelques orages, mais ils sont moins fréquents que dans les autres saisons, et il pleut plus souvent sans orages. Le pampero souffle fréquemment pendant plusieurs jours de suite; les brumes sont fréquentes. La température varie constamment : à des journées d'une chaleur humide et fatigante, succèdent des nuits froides et venteuses. J'ai déjà dit que les gelées étaient fort rares, et que la température *moyenne* de l'hiver était de 10 à 15° c.

TABLEAU météorologique de Monte-Video pour l'année 1849.

NOMS DES MOIS.	JOURS de Beau temps.	JOURS de Temps couvert.	DIRECTION DES VENTS. N. ou N.-O.	N.-E.-E. ou S-E.	S. ou S.-O.	O.	Vents variables.	THERMOMÈTRE C. JOUR. Maximâ.	JOUR. Minimâ.	NUIT. Maximâ.	NUIT. Minimâ.	BAROMÈTRE. Maximâ.	BAROMÈTRE. Minimâ.	HYGROMÈTRE. Jours secs.	HYGROMÈTRE. Jours humides.	PHÉNOMÈNES MÉTÉOROLOGIQU^s^. Éclairs et tonner^s^	Pluie.	Brume.	Grêle.	Neige.
Janvier......	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Février (1)...	16	5	»	6	6	1	8	29°	18°	23°	15°	0,765	0,749	11	10	4	5	1	»	»
Mars........	23	8	4	7	6	5	9	26°	19°	22°	12°	0,765	0,748	18	13	5	7	1	»	»
Avril........	21	9	7	7	8	2	6	26°	13°	20°	10°	0,764	0,749	13	17	3	7	3	»	»
Mai..........	23	8	15	8	6	»	2	25°	11°	18°	6°	0,770	0,749	12	19	5	7	»	»	»
Juin.........	10	20	14	5	4	5	2	24°	13°	19°	4°	0,767	0,745	4	26	5	8	6	»	»
Juillet.......	19	12	8	10	9	3	1	25°	11°	15°	3°	0,769	0,747	11	20	3	7	3	1	»
Août........	19	12	8	6	12	2	3	20°	7°	15°	2°	0,769	0,744	11	20	2	7	7	2	1
Septembre...	13	17	1	20	7	1	1	25°	12°	17°	8°	0,769	0,745	7	23	7	13	9	»	»
Octobre.....	21	10	5	17	9	»	»	24°	17°	16°	11°	0,772	0,748	19	12	6	8	5	1	»
Novembre...	21	9	6	12	4	3	5	24°	19°	17°	15°	0,767	0,750	22	8	3	9	»	»	»
Décembre....	19	12	3	7	11	7	3	28°	19°	20°	16°	0,764	0,746	22	9	11	10	5	1	»

(1) Ce n'est qu'à partir du 8 Février 1849, jour de l'arrivée de l'*Alcibiade* dans le Rio-de-la-Plata que commencent ces observations.

TABLEAU météorologique de Monte-Video pour l'année 1850.

NOMS DES MOIS.	Jours de — Beau temps.	Jours de — Temps couvert.	Direction des vents — N. ou N.-O.	Direction des vents — N.-E.-E. ou S-E.	Direction des vents — S. ou S.-O.	Direction des vents — O.	Direction des vents — Vents variables.	Thermomètre C. — Jour — Maximâ.	Thermomètre C. — Jour — Minimâ.	Thermomètre C. — Nuit — Maximâ.	Thermomètre C. — Nuit — Minimâ.	Baromètre — Maximâ.	Baromètre — Minimâ.	Hygromètre — Jours secs.	Hygromètre — Jours humides.	Phénomènes météorologiqus — Éclairs et tonners	Phénomènes météorologiqus — Pluie.	Phénomènes météorologiqus — Brume.	Phénomènes météorologiqus — Grêle.	Phénomènes météorologiqus — Neige.
Janvier......	23	8	2	7	10	2	10	30°	22°	25°	18°	0,762	0,745	23	8	13	11	2	2	»
Février......	21	7	»	11	3	2	12	29°	19°	24°	15°	0,765	0,746	16	12	6	7	4	1	»
Mars........	26	5	4	11	6	»	10	25°	18°	18°	10°	0,766	0,748	16	15	7	5	8	1	»
Avril........	25	5	4	13	7	»	6	24°	15°	17°	12°	0,765	0,753	25	5	1	4	2	»	»
Mai..........	21	10	12	4	9	1	7	24°	15°	13°	8°	0,768	0,750	17	14	5	11	»	»	»
Juin..........	20	10	13	4	8	9	»	18°	10°	16°	3°	0,765	0,745	19	11	5	4	6	»	»
Juillet.......	13	18	9	9	8	2	3	20°	11°	15°	4°	0,771	0,748	17	14	3	10	9	1	»
Août........	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Septembre...	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Octobre.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Novembre ...	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Décembre....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»

CHAPITRE IV.

Monte-Video.

La ville de Monte-Video, capitale de la République orientale de l'Uruguay, fut fondée, le 20 Janvier 1726, par une colonie de 120 familles recrútées dans les îles Canaries, à Buenos-Ayres et à Santa-Fé, et conduites par D. Francisco Alzaibar. Elle est située sur la rive nord du Rio-de-la-Plata, par 34°,55' de latitude sud; et par 58°,34',45" de longitude ouest, sur le meilleur port de ce fleuve. Elle est construite sur une péninsule légèrement élevée, qui forme l'extrémité orientale de l'entrée du port: celui-ci, de forme demi-circulaire, et ayant près d'une lieue de large, est abrité, à l'est, par la ville, et, du côté opposé, par le *Cerro*, qui, malgré sa distance, paraît dominer la ville. Au fond de la baie se trouve l'*Ile-de-la-Liberté*, îlot fortifié qui bat toute l'étendue de la rade.

L'aspect de Monte-Video est assez pittoresque, surtout lorsqu'on l'aperçoit du large; ses rues toutes parallèles et inclinées vers la mer, ses maisons blanches garnies de terrasses et de *miradores*, les jardins et les massifs de verdure dont elle est parsemée, les tours de son église principale qui dominent les autres édifices, tout cela lui donne un air de coquetterie

remarquable et qui semble fait pour séduire le voyageur. Autrefois renfermée dans d'étroites limites, la ville s'étend aujourd'hui en liberté, et prend chaque jour un accroissement considérable.

Les rues sont toutes parallèles et coupées à angles droits; elles sont séparées les unes des autres par des îles de maisons qui ont toutes 100 *varas* de côté (1). Dans une moitiée de la ville, leur direction est du nord-est au sud-ouest, et du nord-ouest au sud-est; dans l'autre moitié, qui forme ce qu'on appelle la *ville neuve*, leur direction est beaucoup moins bonne, puisqu'elles sont dirigées du nord au sud, et de l'est à l'ouest. On comprend facilement les inconvénients qu'entraîne avec elle cette disposition des rues : en effet, pendant l'été, celles qui sont dirigées du nord au sud sont impraticables par défaut d'ombre; et, en hiver, les maisons exposées au sud et à l'ouest souffrent du manque de soleil. Presque toutes les rues sont larges et dans de bonnes conditions de salubrité; mais depuis le commencement du siége, le pavage a été tellement négligé, qu'il est certains quartiers où le milieu des rues est réellement impraticable par suite du séjour d'une eau infecte et croupissante qui ne peut avoir aucun écoulement. Elles sont toutes garnies de trottoirs spacieux. Il existe fort peu de

---

(1) La *vara* vaut 86 centimètres. — Cent *varas* font une *cuadra*.

places publiques, mais celles qu'il y a sont larges et découvertes.

Les maisons, construites dans le genre espagnol, n'ont tout au plus qu'un étage; beaucoup n'ont qu'un rez-de-chaussée; elles sont toutes surmontées de terrasses ou *azoteas* qui servent à recueillir l'eau de pluie. Généralement elles sont vastes et bien aérées, et présentent de grandes cours intérieures : il est certains quartiers où l'on rencontre les conditions inverses, et où de nombreuses familles sont accumulées dans d'étroites maisons qui reçoivent à peine le jour et l'air nécessaires. Presque toutes les maisons sont construites en briques et avec du mortier dans lequel entre du sable pris sur le bord de la mer, il en est qui ne sont construites qu'avec quelques pierres et de l'argile. Aucune maison ne possède des caves; la plupart, au contraire, ont des citernes dans lesquelles s'amasse l'eau de pluie, qui seule sert à l'usage des habitants. Il en est quelques-unes qui ont des puits, mais l'eau en est mauvaise et chargée de particules salines, soit à cause du voisinage de la rivière, soit à cause de la présence de quelques filons de sulfate de chaux qui entrent dans la composition du sol sur lequel est construite la ville. Peu de maisons possèdent des latrines, d'où l'usage de garder toutes les immondices quelquefois pendant des semaines entières.

Les maisons de Monte-Video sont généralement

fort humides; cela tient, sans doute, en partie, au sable de mer qui entre dans leur construction; mais il y a une autre circonstance qui favorise cette humidité, et dont il faut tenir compte : presque tous les orages sont précédés, ainsi que je l'ai dit, par une élévation sensible de la température et par une plus grande humidité de l'atmosphère, tandis que, dans l'intérieur des maisons, la témpérature reste plus basse; d'où condensation de la vapeur d'eau qui se réunit sur les meubles, les murailles et le sol, sous forme d'une rosée liquide. Cette abondance d'humidité fait que le linge et les étoffes que l'on néglige d'exposer à l'air libre sont en peu de jours couverts de moisissure. Une remarque que ne manquent pas de faire les Européens qui arrivent à Monte-Video, c'est que l'on paraît s'être préoccupé, dans la construction des maisons, beaucoup plus des moyens d'éviter la chaleur que de ceux de se garantir du froid et de l'humidité : les ouvertures sont multipliées et disposées de manière à donner des courants d'air; mais rarement on voit des cheminées; ce n'est guère que depuis quelques années que cette innovation a été introduite.

Le logement des habitants de la campagne est d'une simplicité primitive : ils habitent le plus souvent dans des *ranchos* ou chaumières construites de terre et de paille, mal fermées, et qui ne les garantissent pas toujours du vent et de la pluie.

Tout leur mobilier consiste en quelques peaux de bœufs desséchées qui leur servent de lit, et en quelques têtes de bœufs dont ils se servent comme de siéges; je reviendrai plus tard sur leur manière de vivre.

CHAPITRE V.

Population, races, tempéraments.

Lorsque les Espagnols pénétrèrent dans le Rio-de-la-Plata, la bande orientale était habitée par diverses nations indiennes : « Les *Charruas* proprement dits s'étendaient depuis la *Lagoa dos Patos*, province de Rio-Grande, jusqu'au débouché de l'Uruguay dans la Plata, sur tout le littoral maritime, et des côtes orientales de la Plata jusqu'à une trentaine de lieues dans les terres. » Les Indiens *Yaros* habitaient sur la rive orientale de l'Uruguay, près du Rio-Negro, et les *Minuanes* dans les îles de l'Uruguay. Ceux-ci passèrent, vers 1730, sur la rive orientale de l'Uruguay, se réunirent aux *Charruas*, combattirent avec eux, et furent successivement repoussés et détruits par les Espagnols. « Enfin, aujourd'hui les *Charruas* sont réduits à quelques petites tribus errantes à l'est de l'Uruguay, au nord du 31e degré de latitude sud, aux frontières et même sur le terri-

toire des anciennes Missions (1). » Les *Charruas* sont, d'après M. d'Orbigny, la nation américaine que l'intensité de la couleur rapproche le plus du noir : leurs formes sont massives et fortes, leur taille élevée ; ils ont la tête grosse, les traits fortement accentués, et la physionomie sérieuse : c'était une nation guerrière et indomptable qui a toujours été en lutte avec les Espagnols, mais qui aujourd'hui a totalement disparu de la bande orientale.

L'occupation définitive de la bande orientale par les Espagnols est de date assez récente, puisque la fondation de *Santo-Domingo-Soriano*, la plus ancienne de toutes les villes de ce pays, ne remonte qu'à 288 ans. Ce ne fut que long-temps après, que l'émigration européenne vint s'y fixer, et c'est seulement à partir de la fondation de Monte-Video que l'on peut noter une augmentation constante de la population, soit par des Européens, soit par des noirs importés d'Afrique. En 1808, lorsque le gouvernement espagnol consentit enfin à donner un semblant de liberté à ses colonies d'Amérique, en leur accordant le droit de se nommer des représentants, la province orientale, l'*Entre-Rios* et *Corrientes*, qui formaient une même capitainerie-générale, ne parvinrent à atteindre le chiffre de 60,000 âmes de population, rigoureuse-

---

(1) Alcide d'Orbigny, l'Homme américain, etc.

ment nécessaire pour avoir le droit de nommer un député, qu'en faisant des erreurs volontaires de calcul.

D'après le recensement de 1835, qui est le dernier qui ait été fait, la population de la bande orientale se montait à 128,312 habitants; la ville de Monte-Video en comptait pour sa part 30,000. Mais de 1835 à 1840, l'émigration européenne entrée par le seul port de Monte-Video s'élevait à 48,000 personnes (1).

En 1842, on en vint à compter, dans la ville de Monte-Video, jusqu'à 50,000 habitants; le plus grand nombre étaient étrangers, et la moitié au moins appartenaient aux différentes nations d'Europe : sur ce nombre on comptait encore 4,000 noirs.

Depuis le commencement du siége, cette population a énormément diminué, tant parce que la cessation du commerce et la ruine des propriétaires ont obligé presque tous les ouvriers étrangers et un grand nombre de familles à émigrer dans les pays voisins, qu'à cause de la mortalité qui provenait des combats de chaque jour, des fatigues de la guerre, du défaut d'une nourriture suffisante, et de la démoralisation qu'entraîne avec lui l'état de choses actuel. Aujourd'hui je crois que le chiffre total de la population de la République orientale ne dépasse pas 120,000

(1) J.-M. De la Sota; *loc. cit.*

habitants, et la ville de Monte-Video en a tout au plus 25,000. Il me semble que l'on peut approximativement classer la population de cette dernière ville de la manière suivante :

Orientaux (y compris les noirs)..	10,000
Français....................	6,000
Espagnols	4,000
Italiens.....................	2,000
De diverses nations d'Europe ou d'Amérique.................	3,000
Total...	25,000

La population actuelle de la République de l'Uruguay est un composé d'individus appartenant à des races et des nations diverses, et dont l'étude présente de nombreuses difficultés : pour pouvoir fournir à la médecine quelques données utiles, il est nécessaire d'étudier cette population sous le rapport des races, de leur croisement et de l'habitation dans les villes ou dans la campagne.

J'ai dit, au commencement de ce chapitre, qu'il n'y avait plus, sur le territoire oriental, aucune tribu indienne; elles ont toutes été chassées ou dispersées. On rencontre cependant un certain nombre d'individus qui appartiennent aux nations que j'ai nommées, ou qui, provenant du Brésil, appartiennent à la tribu des *Guaranis*; pendant la seconde guerre de l'indépendance, le général Rivera avait à son service un

corps de troupes composé uniquement d'Indiens *Guaranis*, qui furent plus tard détruits ou dispersés.

La race noire ne prospère pas sur les bords de la Plata. Presque tous les noirs et les mulâtres sont d'un tempérament lymphatique : dès leur enfance, ils sont atteints de scrofules, et beaucoup succombent à la phthisie tuberculeuse. Presque tous ces noirs proviennent des parties de la côte occidentale d'Afrique, qui sont comprises entre le 1er et le 10e degré de latitude méridionale, et appartiennent par conséquent à des nations diverses ; ils sont généralement d'une petite taille. Depuis plusieurs années, la République de l'Uruguay n'a plus d'esclaves, et je crois que, nulle part, les noirs n'ont été plus dignes de la liberté : ils sont doux, laborieux et braves ; mais s'ils ont gagné au moral, il est certain que, sous le rapport physique, ils sont bien dégénérés et inférieurs aux noirs de la côte d'Afrique.

Toutes les nations européennes ont fourni leur contingent à la population de ce pays ; mais on y retrouve surtout celles du midi, et en particulier la nation espagnole. La masse de la population blanche est originaire des anciens colons espagnols, dont les uns étaient venus directement d'Espagne, et dont les autres provenaient des Canaries ou de Buenos-Ayres : c'est aujourd'hui la véritable population indigène, chez laquelle on peut reconnaître, au milieu de quelques habitudes locales, les mœurs et les

coutumes de la mère-patrie. Les Basques Français et Espagnols, les Béarnais et les Italiens, sont aussi fort nombreux, et se sont presque identifiés aux habitants d'origine espagnole. Nous verrons tout à l'heure que les caractères et le tempérament de ces colons ont été puissamment modifiés par l'habitation dans les villes ou à la campagne.

Le croisement des races n'a pas donné des produits également beaux et également sains : les Indiens, par leur croisement avec les noirs, ont produit une race d'hommes chétifs et infirmes, d'un tempérament lymphatique ou scrofuleux, et qui sont sujets à de nombreuses infirmités. Les métis de blancs et d'Indiens sont, au contraire, grands, vigoureux, d'un tempérament bilieux et ardent, et constituent en grande partie la population des campagnes : ils paraissent réunir les qualités corporelles des deux races qui leur ont donné naissance, et ce sont eux, à proprement parler, que l'on doit désigner sous le nom de *gauchos*. Ces hommes, qui vivent toujours en plein air, au milieu des champs, et passent la moitié de leur vie à cheval, ont une constitution de fer, et peuvent impunément supporter des privations et des fatigues de tout genre. Les mulâtres ne sont pas fort nombreux. On peut parfaitement leur appliquer ce que j'ai dit des noirs.

Les habitants des villes, et spécialement les blancs, descendants des anciens colons espagnols, qui se sont

conservés purs de tous mélanges, ont un tempérament qui est un composé du bilieux, du lymphatique et du nerveux : cependant le tempérament bilieux, attribut de la nation espagnole, s'est en quelque sorte effacé par suite de l'influence du climat et des habitudes, et l'on peut dire que le tempérament lymphatico-nerveux est celui qui prédomine. Dans les campagnes, au contraire, le tempérament bilieux est, sans contredit, le plus fréquent, et cette différence résulte tout naturellement de la vie active et en plein air des habitants. « Cette influence est telle, que l'Européen de nos grandes villes se sent comme régénéré après quelques années de séjour dans la Plata, et que les enfants qui lui naissent ne portent aucune trace des cachexies dont lui-même avait hérité de ses pères en venant au monde, au milieu des mêmes circonstances fâcheuses d'habitation, de nourriture et de vices engendrés par la misère (1). » Nous verrons cependant, plus tard, que cette proposition ne doit pas être admise d'une manière absolue.

Il est presque impossible, dans l'état actuel des choses, d'établir une statistique exacte du mouvement de la population dans la République orientale,

---

(1) L.-A. Petit; Considérations médicales sur la campagne de la frégate l'*Érigone* dans la Plata, etc. — Thèse de Montpellier, nº 9; 1850.

parce que les déclarations concernant les naissances et les décès ne sont faites que d'une manière très-irrégulière, et que, dans les campagnes, il y a beaucoup de négligence dans la tenue des actes de l'état civil. Il est encore plus difficile de savoir quelles sont les maladies qui sont le plus habituellement causes de la mortalité, parce que, même à Monte-Video, le gouvernement n'a jamais pu obtenir que les décès fussent constatés par les médecins attachés au bureau de police.

A Monte-Video, les naissances paraissent être, par rapport aux décès, dans le rapport de 5 à 4; dans ces dernières années, la mortalité, dans cette ville, a été de 60 à 80 personnes par mcis, tandis que le nombre des naissances a été de 80 à 100 individus dans le même espace de temps. Les naissances, dans les deux sexes, ne sont pas en nombre égal; le nombre des enfants du sexe féminin est au moins double de celui des enfants de l'autre sexe. Les familles sont fort nombreuses; celles qui comptent 12 ou 15 enfants ne sont pas rares : il arrive souvent que, sur 10 enfants, il y a à peine 3 garçons. Cette prédominance d'un sexe sur l'autre n'a pas lieu seulement dans la bande orientale; elle existe au même degré dans les provinces de la confédération Argentine, et, je crois, dans toute l'Amérique du sud. On peut voir, dans

l'ouvrage de M. Sigaud, qu'elle existe, au Brésil, d'une manière très-marquée.

La puberté est plus précoce qu'en France : ce changement si important dans l'organisation et les fonctions vitales, m'a paru avoir lieu entre 11 et 13 ans pour les filles, et un peu plus tard pour les garçons.

« On a noté, pendant le siége de Monte-Video, ce que divers statisticiens avaient remarqué dans les époques de grandes calamités : 1° les femmes ont enfanté plus fréquemment qu'elles n'y étaient habituées ; 2° plusieurs de celles que l'on considérait comme stériles sont devenues mères, au bout de 12 ou 14 ans de mariage ; 3° beaucoup de femmes qui avaient cessé d'avoir des enfants depuis huit ou dix ans et plus, sont redevenues enceintes ; 4° les naissances de jumeaux ont été très-fréquentes. » (Note fournie par M. le docteur Mendoza.)

CHAPITRE VI.

Mœurs et coutumes des habitants.

L'agriculture est entièrement négligée dans la bande orientale. La principale ou plutôt la seule occupation des habitants des campagnes consiste à élever les bestiaux et à exploiter leurs dépouilles. On donne le nom d'*estancias* à d'immenses fermes, en général

éloignées des villes, situées au centre de pâturages étendus, et dans lesquelles on élève les bœufs et les chevaux : à chacune de ces *estancias* est attaché un nombreux personnel de domestiques ou *peones* qui, presque toujours à cheval, conduisent et gardent les troupeaux. On appelle *mataderos* les établissements où l'on tue les chevaux et les bœufs, et l'on désigne sous le nom de *saladeros* ceux où l'on sale et fait sécher les cuirs et la viande, pour les livrer ensuite au commerce. Ces établissements, presque toujours réunis, sont situés d'habitude auprès des villes ou sur les principales rivières. Le travail des *saladeros* commence au printemps, et dure à peu près pendant six mois de l'année. Les animaux qui sont destinés à être sacrifiés, sont amenés des *estancias* les plus éloignées, et réunis dans de vastes parcs ou *corrales*, d'où on les fait sortir pour leur donner le coup de la mort. Les cuirs étant les objets de principale valeur, ce sont eux que l'on retire d'abord : on les sale ou on les met à sécher. Il y a quelques années à peine que là se bornait toute l'opération, et on abandonnait à la putréfaction des cadavres entiers de bœufs et de chevaux. Aujourd'hui la chair musculaire est utilisée : après l'avoir découpée en longues lanières, on la sale, et on la fait sécher à l'air libre : c'est cette viande sèche qui, connue sous le nom de *tasso*, est transportée au Brésil et aux Antilles, où elle sert à la nourriture des Nègres. Les os, qui

ont été grossièrement dépouillés de leur chair, et la graisse, sont mis à bouillir, dans de grandes chaudières, pour en retirer le suif. Quant aux chevaux et aux mules, lorsqu'on a enlevé le cuir, leurs cadavres tout entiers sont soumis à une ébullition prolongée qui donne une huile dont la valeur commerciale est assez grande. Tous les débris qui ne sont pas utilisés sont abandonnés à la putréfaction : on se fait sans peine une idée de l'odeur épouvantable que dégagent toutes ces matières animales avant d'arriver à une complète dessication. Les vents qui viennent du côté des *saladeros* apportent ces miasmes infects, en même temps que des nuées de mouches; et l'on comprend à peine comment la santé publique n'est pas altérée par suite de ces émanations. Heureusement que les *pamperos*, fréquents pendant l'été, viennent, à époques à peu près régulières, purifier l'atmosphère, et dessécher en quelques heures cette masse de débris que se disputent des troupes nombreuses de chiens sauvages et de rats, et des volées d'oiseaux de proie.

Malgré la diversité de nations et d'habitudes des habitants des villes, leur genre d'occupations est cependant assez uniforme, et l'on peut dire que presque tous se livrent au commerce. Il n'existe pas, comme en Europe, de grands ateliers et des manufactures de tissus ou de métaux : toutes les industries y sont représentées, il est vrai, mais en petit ;

les professions de portefaix, de journaliers, de canotiers, de maçons, sont les plus communes dans les classes ouvrières. En temps de paix, peu de femmes s'occupent de couture et de blanchissage: ces genres d'occupations, ainsi que la domesticité, sont abandonnés aux gens de couleur; il n'en est plus ainsi depuis le commencement du siége, et la nécessité a généralisé les travaux de toute espèce.

La vie que l'on mène à Monte-Video, en temps de paix, est fort agitée : le commerce y est tellement actif, les occasions de faire de grands bénéfices sont tellement fréquentes, que la fièvre de l'or, le désir de faire fortune s'emparent, dès leur arrivée, de tous ceux qui viennent s'établir dans le pays. Aussi l'oisiveté y était-elle fort rare: il n'y avait d'inoccupés que les vieillards, les femmes et les enfants. Le même empressement que l'on portait à gagner de l'argent, on le portait à le dépenser : les courses de chevaux; les combats de taureaux, les promenades dans la campagne, les plaisirs de toute sorte pendant les jours de fête, compensaient les privations des jours consacrés au travail. On ne sera donc pas étonné d'apprendre qu'à cette époque de prospérité, les maladies étaient et plus fréquentes et plus graves qu'aujourd'hui. Alors les maladies du cœur, les affections cérébrales, la folie, etc., se présentaient avec une fréquence insolite; et, dans

la plupart des maladies, on rencontrait des caractères qui manquent à présent.

La ville de Monte-Video n'est pas même, actuellement, l'ombre de ce qu'elle a été : il n'y a plus ni commerce, ni industrie; toute cette agitation fébrile dont j'ai parlé a disparu; il n'y a plus qu'une population ruinée par la guerre, dont le présent est toujours incertain, et qui ne voit devant elle qu'un avenir plus incertain encore. Parmi les habitants, beaucoup ont succombé sous les coups des assiégeants, d'autres sont morts de maladie; le plus grand nombre se sont expatriés, abandonnant une ville où l'on trouvait à peine les moyens de vivre. Ceux qui sont restés sont les soldats qui défendent la ville, les gens ruinés qui n'ont pas même les moyens de transporter ailleurs leur misère, et ceux que leurs intérêts retenaient impérieusement. Ce qui étonnera, sans doute, au premier abord, c'est que, au milieu de cette population, les maladies sont moins graves et moins fréquentes, toutes proportions gardées, qu'elles ne l'étaient à l'époque de la prospérité; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on comprendra bien vite la cause de cette différence : c'est que les occupations et le genre de vie des habitants ont complètement changé.

La nourriture des habitants varie comme leur origine; les Européens conservent, en général, les

habitudes de leur pays, et cela sans beaucoup d'inconvénients ; mais l'aliment le plus habituel des gens du pays est la chair musculaire, principalement celle de bœuf ou de vache. Beaucoup d'habitants de la campagne ne font jamais usage de pain, et se nourrissent de viande à peine grillée ou même presque crue : dans les villes, la viande est si commune et à si bas prix, que c'est, de tous les aliments, celui qui est le plus à la portée des classes pauvres. On consomme une grande quantité de vins : ceux qui sont préférés sont les vins de Roussillon et de Catalogne ; les Français sont presque les seuls qui fassent usage de vins de Bordeaux. On fait aussi une grande consommation de *caña* ou eau-de-vie de canne, qui vient du Brésil. L'ivrognerie n'est pas fréquente ; on peut même dire qu'elle est rare ; cependant, c'est dans les *pulperias* ou cabarets que commencent presque toutes les disputes qui se terminent par des coups de couteau. Depuis le blocus de Monte-Video, qui dure déjà depuis huit ans, l'usage des légumes verts ou secs, de la farine de manioc, des soupes, s'est beaucoup généralisé ; tandis qu'avant cette époque on usait très-peu de ce genre d'aliments. Ce n'est pas sans peine, ainsi que j'aurai occasion de le dire plus tard, que la population de Monte-Video a pu s'habituer à une espèce de nourriture si différente de celle à laquelle elle était habituée ; le nombre de ceux qu'a enlevés le

scorbut dans les premiers mois du siége, est considérable, et toutes les maladies de cette époque furent remarquables par un caractère adynamique dû à une alimentation insuffisante. La baie de Monte-Video et le Rio-de-la-Plata fournissent une grande quantité de poissons ; on peut dire, sans crainte d'être démenti, que, si cette ressource lui avait manqué, Monte-Video n'aurait pu se soutenir aussi long-temps; car beaucoup de familles ont presque uniquement vécu de poisson pendant le siége, tandis qu'avant cet aliment était dédaigné. Il y a, dans les classes aisées, une consommation excessive de confitures, de bonbons et de pâtisseries : cette consommation est poussée jusqu'à l'abus, principalement chez les femmes et les enfants. Les habitants des deux rives de la Plata font un grand usage du *maté* (1). Cette substance, dont l'infusion présente une analogie fort éloignée avec celle du thé, est douée d'une odeur aromatique, et d'une saveur amère et astringente; elle est regardée comme stomachique et stimulante.

---

(1) Le *maté*, *yerba maté*, thé du Paraguay, est la feuille légèrement torréfiée de l'*ilex maté* (*psoralea glandulosa* de d'Orbigny). D'après M. Lenoble, elle est formée de : 1° acide tannique ; 2° chlorophille ; 3° cire végétale ; 4° albumine ; 5° huile volatile ; 6° extrait gommeux ; 7° substance cristallisée en aiguilles fasciculées (*psoraléine*). (Patriote Français de Monte-Video, 13 Janvier 1850.)

On la prend à toutes les heures du jour, avant comme après le repas, et souvent à de très-fortes doses : il est beaucoup d'Européens qui sont tellement habitués à son usage, qu'ils finissent par ne plus pouvoir s'en passer.

Le costume européen est le seul qui soit porté par les habitants des villes et les personnes aisées ; les gens de la campagne et les *gauchos* portent, au contraire, un costume en rapport avec leurs occupations : il se compose d'un caleçon large et long, en étoffe blanche (*calzoncillo*), d'une pièce d'étoffe de laine, appelée *chilipa*, ordinairement de couleurs éclatantes, qui a la forme d'un quadrilatère allongé ; un de ses bouts est fixé en arrière de la ceinture ; l'autre extrémité, ramenée entre les jambes, vient se fixer autour des reins, et est assujétie par une large ceinture de cuir ; d'une chemise de couleur, d'une veste courte et d'un manteau en drap, appelé *poncho*, qui, ordinairement, arrive à mi-cuisse : ce manteau, qui affecte une vague ressemblance avec la chasuble des prêtres, est percé d'une ouverture pour passer la tête, et laisse aux bras toute leur liberté. Ils ont, pour chaussure, des bottes faites avec la peau du jarret d'un jeune cheval, et garnies de larges éperons; leur tête, souvent nue, est coiffée d'un chapeau de forme variable, et ornée d'un mouchoir de couleur qui, flottant sur leurs épaules, est destiné, en agitant l'air par ses battements, à

donner une agréable fraîcheur pendant les courses à cheval. Les femmes de Monte-Video vont presque toujours nu-tête ; leurs vêtements sont, en général, fort décolletés, et elles ont les bras nus. On n'oubliera pas ces circonstances, parce qu'elles entrent certainement dans l'étiologie de quelques maladies.

Il me resterait beaucoup à écrire, si je voulais faire un tableau complet des mœurs et des coutumes des habitants de la République orientale : j'ai dû, pour traiter complètement mon sujet, d'après le plan que je m'étais tracé, entrer dans des détails, peut-être un peu longs, sur des objets de nature bien différente; mais j'aurais craint d'être incomplet, si j'avais négligé une seule des circonstances qui sont susceptibles de provoquer les maladies ou de modifier leur marche.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Du climat dans ses rapports avec les maladies.

Les alternatives de chaleur et de froid, de sécheresse et d'humidité, de vents et de calmes, les changements de la pression barométrique, la fréquence des orages et la tension électrique habituelle de l'atmosphère, tels sont les caractères physiques les plus saillants du climat de Monte-Video. On prévoit déjà, d'après ce simple énoncé, quelles sont les maladies que l'on y rencontre le plus habituellement : ce sont toutes celles qui sont causées par une suppression de la transpiration cutanée, ou dans lesquelles l'éréthisme du système nerveux est mis en jeu. L'observation fait reconnaître, de plus, que la constitution médicale, étant toujours à peu près la même, par suite de la persistance des mêmes influences atmosphériques, on rencontre dans toutes les saisons le même ordre de maladies, modifié toutefois par l'influence propre à chaque époque de l'année. Certains vents, certains états de l'atmosphère, exercent, en outre, une action morbide incontestable et démontrée par l'expérience.

Le vent du *Nord* a, sur le physique et le moral, une influence des plus marquées, et que toutes les personnes qui ont habité la République de l'Uruguay ont pu constater sur elles-mêmes. Lorsque ce vent chaud et humide commence à souffler, les douleurs névralgiques ou rhumatismales se réveillent ou s'exacerbent; des individus qui n'en avaient jamais ressenti commencent à souffrir; la tête est lourde, la pensée plus difficile; le caractère s'aigrit; beaucoup de personnes éprouvent des migraines atroces. Ce n'est pas seulement sur les classes aisées de la société que s'exerce cette influence : tous les blancs, et surtout les Européens, y sont sujets. Les jours où souffle le vend du N., les querelles sont plus fréquentes et se terminent plus souvent d'une manière tragique. M. le docteur Mendoza, médecin du Bureau de police, de qui je tiens cette observation, est persuadé que si on faisait des relevés exacts de toutes les blessures ou de tous les meurtres survenus à la suite de querelles, on trouverait que le plus grand nombre de ces accidents se sont présentés les jours de vent de N. Les vents de N.-O., quand ils sont forts, agissent de la même manière, à cause, sans doute, de l'humidité dont ils s'accompagnent, et de la tension électrique de l'atmosphère que l'on remarque quand ils ont quelque durée.

Par le vent de S.-O., ou *pampero*, le tétanos traumatique se présente fréquemment : il est probable

que ce vent agit en produisant un refroidissement considérable et rapide. L'influence du *pampero*, dans la production du tétanos, a pu être constatée comparativement dans les deux principaux hôpitaux de Monte-Video. A l'hôpital de la Charité, situé au bord de la mer, dont les fenêtres mal fermées regardent le S.-O. et reçoivent directement le vent qui vient de ce côté, les cas de tétanos traumatique sont fréquents : ils sont rares, au contraire, à l'hôpital de la Légion-Française, situé au centre de la ville, et dont les fenêtres s'ouvrent au nord et à l'ouest. L'expérience a démontré que le meilleur moyen de préserver les blessés et les opérés du tétanos survenant sous l'influence du pampero, c'est de fermer, aussitôt que ce vent se déclare, toutes les ouvertures des salles où se trouvent les malades, et de les chauffer fortement pendant tout le temps que dure le vent, sans permettre aux blessés de sortir un seul instant. C'est à ce moyen, disons-le en passant, que M. le docteur Martin de Moussy, qui dirigeait le service chirurgical à l'Hôpital-Français, alors que les *guerrillas* de tous les jours (1844 et 1845) remplissaient les salles de blessés, a dû de ne perdre, pendant tout ce temps, que deux ou trois malades enlevés par le tétanos; tandis qu'à la même époque, et dans les autres hôpitaux, beaucoup de blessés succombaient au tétanos traumatique.

Les vents de S. sont favorables aux malades

atteints de douleurs névralgiques : pendant tout le temps que soufflent ces vents, ils éprouvent une amélioration marquée, mais ce n'est que par les vents d'E. et de S.-E. que leur état devient tout-à-fait satisfaisant.

Les malades atteints d'asthme sont spécialement influencés par les différents états de l'atmosphère : par les temps d'orage et les pamperos commençants, par les vents de N. et de N.-O., ils voient les accès de leur maladie se renouveler ou devenir plus forts, et ils ne retrouvent du calme que lorsque le vent souffle de la partie de l'est ou du sud.

La sécheresse ou l'humidité de l'atmosphère ont également une grande influence sur le caractère des maladies et sur leur fréquence : toutes les observations s'accordent pour faire reconnaître que, dans la Plata, les épidémies de fièvres éruptives se présentent spécialement pendant les années de sécheresse, ou à l'époque de l'année où les pluies sont rares. Mais ce n'est pas tout : une fois l'épidémie déclarée, l'état actuel de l'atmosphère influe encore sur son degré d'intensité. Ce phénomène a été très-marqué durant une épidémie de rougeole que j'ai observée à Monte-Video pendant l'année 1850; le mois de Juin avait été sec et froid, et l'épidémie était arrivée à son apogée; la première quinzaine du mois suivant fut, au contraire, humide et chaude; il y eut des brumes épaisses et de la pluie; alors l'é-

pidémie éprouva comme un temps d'arrêt. Du 15 au 20 Juillet, il y eut quelques jours secs et venteux, et une recrudescence de l'épidémie se fit aussitôt sentir.

Aucune maladie aiguë n'est endémique à Monte-Video ; celles qu'on y remarque sont les maladies des climats tempérés, modifiées dans leur marche par les caractères propres au climat de la Plata, ainsi que celles qui appartiennent en propre aux âges et à certaines professions. Cependant, tous les ans apparaissent une ou deux épidémies, tantôt de fièvres éruptives, variole, rougeole ou scarlatine ; tantôt de coqueluche, de croup, etc. Elles se présentent d'une manière tout-à-fait irrégulière ; mais cependant il n'est pas commun qu'une même épidémie se déclare deux ans de suite.

Outre les vicissitudes politiques qu'elle a éprouvées, les blocus, les siéges, les bombardements auxquels elle a dû résister, la ville de Monte-Video a encore été ravagée, tant dans le dernier siècle que dans celui-ci, par de grandes épidémies de fièvres et d'exanthèmes, et, principalement, par la variole et la scarlatine. Dans le courant des années 1813 et 1814, elle eut à soutenir un siége de 22 mois, pendant lequel la plus grande partie des habitants succombèrent à la dysenterie, au typhus et au scorbut. En 1836, la scarlatine fit des ravages épou-

vantables, et enleva presque tous les enfants en bas âge, un très-grand nombre d'adultes et beaucoup de vieillards. Depuis lors, cette dernière maladie s'est présentée de nouveau, mais non avec un caractère aussi sérieux. La variole est devenue très-rare, et ne se présente plus, au moins à Monte-Video, avec le caractère épidémique. Enfin, je crois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici un tableau des maladies qui se sont présentées épidémiquement, à Monte-Video, pendant les dix dernières années: aucun fait ne me paraît plus propre à faire connaître une contrée, sous le rapport médical, que de mettre, en regard des conditions physiques du climat, l'histoire des maladies épidémiques qui s'y sont présentées. Je dois, en très-grande partie, à M. Mendoza, la connaissance des faits que je vais rapporter.

1840-41. — A partir du milieu de l'année 1840, jusqu'à la même époque de l'année 1841, et spécialement durant le printemps, l'été et l'automne, on observa des fièvres typhoïdes avec symptômes de congestion cérébrale. — Le traitement qui réussit le mieux fut celui par les purgatifs et les déplétions sanguines locales.

1841-42. — Durant cette année, les fièvres typhoïdes se renouvelèrent; il y eut aussi une épidémie de fièvres puerpérales contre lesquelles on employa l'ipécacuanha à doses diaphorétiques.

1842-43. — Grande épidémie de scarlatine, mais

en général bénigne : c'est à l'époque de la convalescence que cette maladie fit le plus grand nombre de victimes. — Le meilleur mode de traitement fut celui par les laxatifs et les sudorifiques doux.

1843-44. — C'est la première année du siége, et celle qui rappelle les souvenirs les plus douloureux ; l'armée Orientale et toutes les familles de la campagne, réfugiées à Monte-Video, encombraient la ville. Les maladies ne tardèrent pas à se déclarer : la *dysenterie* se présenta la première, et, tous les jours, elle devint plus grave et attaqua un plus grand nombre de victimes ; en même temps se déclarait le *typhus* qui débuta avec une grande violence; puis vint le *scorbut* qui fut plus grave que les autres maladies, et dont les caractères se retrouvèrent dans presque toutes les autres affections. Plus tard, je raconterai en détail les causes qui contribuèrent à l'apparition et au développement de cette terrible maladie.

1844-45. — Après le scorbut, régna une épidémie de *coqueluche* très-grave et très-répandue, qui fit bon nombre de victimes. — L'ipécacuanha à doses vomitives eut, en général, un très-bon effet.

1845-46. — Légère épidémie de *scarlatine* et de *dysenterie*.

1846-47. — Épidémie de *rhumatismes aigus* ; il y eut peu de cas mortels. — La méthode purgative, les bains, et le sulfate de quinine à l'intérieur, furent

les moyens dont l'emploi fut le plus avantageux : lorsque la maladie tendait à prendre la forme chronique, l'iodure potassique à l'intérieur, et les frictions ammoniacales camphrées, eurent un bon résultat.

Pendant la même année, il y eut une épidémie de *croup*, peu répandue, mais très-violente et presque toujours mortelle.

1847-48. — Épidémie légère de *scarlatine* et d'angines.

1848-49. — Grande épidémie de *coqueluche*; on rencontre, chez les enfants, beaucoup de *congestions cérébrales*, et un certain nombre de cas d'*hydrocéphale aiguë*.

1849-50. — Les *fièvres intermittentes* se présentent pour la première fois et sans causes connues; presque toutes les maladies ont un caractère d'intermittence, mais surtout les névralgies et les fièvres, dont quelques-unes furent pernicieuses. — Le sulfate de quinine eut d'excellents effets.

Vers la fin du mois d'Avril 1850, on commença à observer quelques cas de *rougeole* qui ne tardèrent pas à devenir plus fréquents : après avoir suivi une marche continuellement croissante, l'épidémie arriva à son plus haut degré vers la fin du mois de Juin. Le nombre des personnes atteintes fut très-considérable. Peu d'enfants échappèrent à la maladie ; mais le nombre des morts fut extrêmement minime, et encore ceux qui moururent succombèrent-ils à des

complications. Les récidives furent fréquentes, et la maladie attaqua un certain nombre d'adultes et même de vieillards. En même temps, on observait de nombreux cas de *roséole*, et beaucoup de personnes furent atteintes d'irritation des amygdales.

Avant d'entreprendre l'étude des maladies en particulier, il est indispensable que nous soyons bien fixés sur la part d'influence qu'ont les conditions atmosphériques que nous avons étudiées jusqu'ici, sur la production et la marche des affections que l'on observe à Monte-Video. A notre avis, cette part ne saurait être trop grande; et s'il faut reconnaître que le régime et le genre de vie habituel modifient certaines affections, nous croyons que le climat peut les modifier toutes. Cette influence du climat n'est pas toujours immédiate. Nous pensons volontiers, avec Cabanis, qu'elle tient par plusieurs côtés à celle qu'il exerce sur la formation des tempéraments. Toutes nos observations s'accordent pour prouver que le climat du pays qui nous occupe est extrêmement variable, et qu'il est en butte à toute espèce de vicissitudes : or, on sait que celles-ci se traduisent par des désordres dans les fonctions du système nerveux, un état fluxionnaire vague, et un dérangement plus ou moins marqué des sécrétions muqueuses. Si ces trois ordres de phénomènes se présentent simultanément, on verra naître des af-

fections catarrhales. Si le mouvement fluxionnaire est prononcé, on pourra observer certaines inflammations, ainsi que des rhumatismes. On remarque, au contraire, des névralgies et des névroses de toute espèce, si l'élément nerveux domine. Mais toutes ces maladies, produites par une même cause, sont évidemment liées entre elles, et appartiennent à une même famille : s'il peut être nécessaire de les séparer pour l'étude, on ne devra jamais oublier, dans le traitement, cette communauté d'origine qui rapproche des maladies si différentes en apparence. Nous pouvons donc avancer, dès à présent, que l'état catarrhal existe dans un grand nombre des maladies que l'on observe à Monte-Video; qu'à lui seul il constitue un certain nombre d'affections, et que l'élément nerveux joue surtout un très-grand rôle dans la plupart des maladies. Ceci ne nous empêchera pas de reconnaître qu'il en est un certain nombre qui paraissent échapper à cette influence, ou dans lesquelles elle est beaucoup moins évidente.

Notre intention n'est pas de passer en revue toute la pathologie; nous nous proposons seulement d'indiquer les maladies qui règnent habituellement dans la République de l'Uruguay et à Monte-Video, en signalant les particularités qu'elles peuvent présenter. Nous n'attachons pas beaucoup d'importance à l'ordre à suivre dans cette étude; cependant, pour éviter

les redites, et pour rapprocher autant que possible celles qui se ressemblent ou qui sont produites par une même cause, nous établirons deux sections de maladies :

1° Maladies familières au climat, ou maladies qui paraissent produites directement par les vicissitudes atmosphériques ;

2° Maladies modifiées par le climat, quelle que soit d'ailleurs la nature de la modification éprouvée.

Chacune de ces deux divisions comprendra un certain nombre d'articles dans lesquels on trouvera groupées des maladies souvent très-différentes, mais qu'il ne nous était guère possible de placer ailleurs.

CHAPITRE II.

Maladies familières au climat de Monte-Video.

« Sous les saisons et sous les constitutions semblables, a dit M. Fuster, il n'y a au fond qu'une affection dominante; il n'y a également, pour la plupart des maladies régnantes, qu'une seule et bonne méthode de traitement. » Ce principe, fruit d'une observation exacte, trouve parfaitement son application pour le sujet qui nous occupe. Le climat de la Plata, avons-nous dit, est caractérisé par des variations constantes dans les divers états de l'atmosphère; ces variations ont lieu dans toutes les saisons de l'année,

de telle sorte que l'on pourrait dire que la constitution médicale de Monte-Video est une constitution catarrhale permanente. Les affections catarrhales exigent, en effet, pour se produire, un ensemble de conditions atmosphériques de la nature de celles que nous avons fait connaître, et elles doivent presque nécessairement prendre naissance toutes les fois que ces conditions ont un certain degré d'intensité. En disant que les affections catarrhales règnent d'une manière permanente, nous ne prétendons pas nier l'influence des saisons sur la production des maladies : loin de là, nous admettons comme un fait irrécusable que « les affections catarrhales sont tantôt inflammatoires, tantôt bilieuses, selon que les vicissitudes s'accomplissent aux dépens des degrés inférieurs ou des degrés supérieurs de l'échelle de la température sensible (1). »

La fièvre catarrhale, niée à tort par M. Grisolle et par beaucoup d'autres médecins, règne à Monte-Video d'une manière constante. C'est pendant le printemps qu'elle est le plus commune et qu'elle a d'ordinaire son plus grand degré de simplicité : dans cette saison, elle s'accompagne quelquefois de congestions cérébrales ou de quelques accidents cérébraux ; c'est ce qui a fait croire à certains observateurs que la fièvre

(1) Fuster ; *loc. cit.*

cérébrale était une des maladies communes dans la Plata. J'ai pu sans peine me convaincre du contraire, et, durant mon séjour dans la Plata, je n'ai pas observé une seule véritable fièvre cérébrale. Durant l'été, la fièvre catarrhale prend le caractère bilieux ou gastrique; les embarras gastriques et intestinaux sont alors communs, et quelquefois l'affection catarrhale se portant sur les canaux biliaires, provoque de l'ictère, ou simule des inflammations du foie. L'automne est, comme je crois l'avoir fait connaître, la saison la plus sèche de l'année; les maladies catarrhales existent encore, mais elles ne présentent pas de physionomie particulière : tantôt, en effet, elles sont bilieuses, tantôt elles se rapprochent des affections inflammatoires. Durant l'hiver, les affections catarrhales paraissent présenter un peu plus d'acuité, et prendre un caractère inflammatoire : on observe alors plus souvent des rhumatismes ainsi que diverses localisations de la maladie qui sont fort tenaces.

Telles sont les modifications principales que font subir les saisons à l'affection catarrhale; je n'ai fait que les indiquer d'une manière générale, me proposant d'y revenir en étudiant la maladie d'après les parties du corps sur lesquelles elle se localise. Ces modifications ne se retrouvent pas toujours d'une manière évidente, et, toutes choses égales d'ailleurs, les caractères de l'affection catarrhale varient suivant le sexe et suivant le tempérament. Communément

la fièvre catarrhale survient sans causes connues; le malade éprouve quelques frissons acompagnés de céphalalgie, avec abattement des forces et douleurs vagues dans les articulations et les membres; puis survient un mouvement fébrile prononcé; la peau est sèche et chaude; le pouls est plein et fréquent; la bouche est mauvaise; la langue, large et blanchâtre, est recouverte d'un enduit muqueux; la céphalalgie est quelquefois violente, et une douleur vive aux reins ou dans les membres est accusée par le malade. Ces symptômes restent stationnaires pendant quelques jours, au bout desquels naturellement, ou par l'effet de l'art, il se déclare des sueurs ou un flux muqueux qui jugent la maladie. Mais sa marche n'est pas toujours aussi simple; elle peut se fixer sur toutes les membranes muqueuses ou sur quelques-unes d'entre elles; d'autres fois elle produira des douleurs rhumatismales ou de vrais rhumatismes, ou bien laissera à sa suite diverses névralgies. Si l'on se livre à une observation attentive des phénomènes morbides, on verra que les affections des organes respiratoires, de la muqueuse du tube digestif, des tissus séreux et fibreux, et même du système nerveux, qui toutes sont produites par la même cause et sont précédées des mêmes symptômes, ne sont que des faces diverses d'une même affection, qui est l'affection catarrhale. La fièvre catarrhale elle-même, lien commun qui relie entre elles toutes ces affec-

tions, n'est qu'une manière d'être de l'affection catarrhale, et manque quelquefois; elle peut, à elle seule, constituer toute la maladie, et se présenter sous les types continu, rémittent et intermittent. A Monte-Video, la fièvre catarrhale est le plus souvent continue ou rémittente; rarement elle est intermittente; mais cette forme de la fièvre, qui n'existe pas d'ordinaire, peut être amenée par certaines causes que nous ne connaissons pas encore : c'est un phénomène de cette espèce qui s'est présenté pendant l'année 1849. Jusque-là, les fièvres intermittentes avaient été presque inconnues à Monte-Video; on attribuait cette immunité à l'absence d'émanations marécageuses; et cette raison, que justifiait la disposition topographique du pays, était considérée comme plus que suffisante. On avait bien remarqué que certaines affections, et notamment les névralgies, présentaient, dans certains cas, une intermittence non douteuse; mais on ne songeait pas à rattacher ces faits à l'affection catarrhale. L'épidémie de fièvres intermittentes que l'on observa pendant l'année 1849, et au commencement de l'année 1850, vint montrer la liaison qui existait entre toutes ces maladies. Les premiers cas se présentèrent pendant l'été de 1849 : l'intermittence parut douteuse dans les commencements; mais bientôt elle se caractérisa parfaitement. Il y eut des fièvres intermittentes simples, des intermittentes pernicieuses, et, qui plus est, quelques

maladies se présentèrent avec le type intermittent : non-seulement les névralgies, quelques névroses, comme l'asthme, furent dans ce cas, mais l'intermittence fut remarquée dans les affections catarrhales inflammatoires, comme les bronchites, les pneumonies, les cystites, etc. Il n'est pas jusqu'à la fièvre typhoïde qui n'ait offert une rémittence en rapport avec le génie épidémique. Il est donc évident que presque toutes les maladies peuvent être modifiées par l'affection catarrhale, et qu'elles peuvent même être provoquées par elle.

Ce qu'on vient de lire nous semble suffisant pour établir la liaison qui existe entre les catarrhes proprement dits, le rhumatisme et les névroses, maladies que leur fréquence peut faire regarder comme familières au climat de Monte-Video, et qui sont sous la dépendance des vicissitudes atmosphériques. Nous allons maintenant les étudier successivement.

ARTICLE Ier. — CATARRHES.

Le printemps et l'automne sont les saisons où les catarrhes règnent en plus grand nombre ; ils s'accompagnent souvent de fièvre, de céphalalgie, d'irritation générale des muqueuses, spécialement de la muqueuse des voies aériennes, et ont avec la grippe de nombreux points de ressemblance. Plusieurs fois

ces catarrhes se sont présentés épidémiquement: ainsi, durant le mois de Mars 1850, presque tous les hommes de la compagnie de débarquement de la frégate la *Constitution*, qui étaient à terre depuis plusieurs mois, furent atteints d'angines et de catarrhes bronchiques avec fièvre; le même phénomène s'était déjà présenté, à bord du brig l'*Alcibiade*, pendant le mois d'Avril de l'année précédente.

Durant l'hiver, par suite des grandes variations de l'atmosphère que j'ai signalées, et quoique les froids ne soient jamais intenses, les *inflammations catarrhales des bronches* et des poumons ne sont pas rares. Toutes les personnes dont la constitution est faible, et qui ont une prédisposition aux maladies de poitrine, se trouvent fort mal du séjour de Monte-Video; elles doivent s'assujétir à de grandes précautions si elles veulent éviter ces maladies, et je crois presque impossible, lorsqu'elles existent depuis long-temps, d'en obtenir la guérison dans cette ville. Le médecin doit apporter les plus grands soins dans le traitement des inflammations de la muqueuse pulmonaire, pour les empêcher de passer à l'état chronique: toutes les maladies des membranes muqueuses tendent, en effet, à passer à la chronicité, et l'on retrouve cette tendance jusque dans celles qui sont en apparence les plus bénignes. Les *catarrhes pulmonaires chroniques* sont communs et fort

graves; les individus qui en sont affectés sont continuellement exposés à des recrudescences de leur maladie, causées par l'impression d'un air vif et par des suppressions de la transpiration cutanée. Lorsque leur durée a été de quelques mois, des symptômes de consomption se déclarent, et les malades ne tardent pas à succomber avec tous les symptômes de la phthisie, si, par un changement de pays ou par des voyages, on ne prévient cette funeste terminaison.

Les *maux de gorge* sont communs pendant l'hiver et aux changements de saisons; ils sont le plus souvent liés aux affections catarrhales, et règnent en même temps que les coryzas, les otites, les ophthalmies catarrhales et les autres affections des membranes muqueuses. L'angine tonsillaire, plus fréquente pendant l'hiver qu'en été, se lie souvent, dans cette dernière saison, à un embarras gastrique.

L'*embarras gastrique* est commun à Monte-Video; il l'est peut-être un peu plus pendant l'été qu'aux autres époques de l'année : je l'ai vu se présenter constamment avec le même caractère pendant tout mon séjour dans la Plata. Cet état se manifestait par des douleurs légères d'estomac, par des envies de vomir et de l'inappétence : la langue était large et blanchâtre; il y avait de la céphalalgie, ordinairement un peu de fièvre, des douleurs vagues dans les membres et dans les lombes. Ces symptômes,

qui sont ceux d'une affection catarrhale, n'étaient pas toujours réunis; quelquefois, le plus souvent même, plusieurs d'entre eux manquaient, et il n'existait que de la céphalalgie frontale avec des envies de vomir. L'expérience m'a appris que, dans ces cas, 10 centigrammes d'émétique en vomitif étaient le meilleur de tous les remèdes; et lors même que j'avais à traiter des maux de tête que je ne pouvais rapporter à une maladie particulière, j'avais l'habitude de donner un vomitif : il était rare que, dès le lendemain, les malades ne fussent pas débarrassés comme par enchantement.

L'*embarras intestinal* ou gastro-intestinal n'est pas rare non plus; il se manifeste par des coliques légères, des envies de vomir et un peu de diarrhée, quelquefois par de la céphalalgie. Si on l'abandonne à lui-même, la diarrhée dans plusieurs jours; mais en administrant un vomitif ou un purgatif, suivant que prédomine tel ou tel ordre de symptômes, on peut compter sur la guérison.

Ne convient-il pas aussi de ranger parmi les affections catarrhales ces *diarrhées* causées presque toujours par des refroidissements ou par des suppressions de sueurs, que l'on observe surtout durant les chaleurs de l'été? Quelquefois elles s'accompagnent évidemment de symptômes d'embarras gastrique, et alors les évacuants réussissent très-bien; mais le plus souvent ces moyens sont inutiles. Lors-

qu'il y a des coliques, des selles nombreuses et liquides avec sécheresse de la peau, fièvre, etc., alors on peut croire à une entérite catarrhale, et la diète, les boissons chaudes et mucilagineuses, des vêtements chauds et des lavements émollients, suffisent pour amener la guérison en peu de jours en rappelant la transpiration.

L'ophthalmie catarrhale, l'otite de même nature, le catarrhe vésical aigu ou chronique, la leucorrhée et les blennorrhagies, sont des maladies fréquentes dans l'étiologie desquelles les variations atmosphériques doivent entrer pour une bonne part. Toutes ces maladies ont cela de commun qu'elles tendent à devenir chroniques, et que leur guérison présente de nombreuses difficultés : ce que j'ai dit en parlant des catarrhes en général leur est parfaitement applicable ; plus tard je reviendrai sur plusieurs d'entre elles en particulier.

ARTICLE II. — Rhumatisme.

Il n'est pas facile d'établir une séparation tranchée entre le rhumatisme proprement dit et les affections catarrhales. L'étiologie de ces maladies étant à peu près la même, et les mêmes conditions atmosphériques pouvant donner naissance à l'une ou à l'autre, il doit nécessairement exister un état morbide intermédiaire qui établit la transition entre le catarrhe et

le rhumatisme aigu : cet état morbide, c'est la fièvre catarrhale. On remarque, en effet, que, dans cette fièvre, en même temps que la plupart des muqueuses présentent des signes évidents d'irritation, il existe aussi des douleurs musculaires occupant les lombes, le thorax ou les membres, et qui ne diffèrent nullement de celles que l'on observe dans le rhumatisme lui-même. Donnera-t-on le nom de rhumatisme à ces douleurs survenues à la suite d'un refroidissement, qui siégent dans les lombes ou dans d'autres parties, qui se déplacent souvent, s'accompagnent de fièvre, et disparaissent sans laisser de traces au bout de quelques jours de traitement? Appellera-t-on du même nom d'autres douleurs non accompagnées de fièvre, survenues sans cause connue à des époques de l'année où les affections catarrhales sont communes, et chez des sujets qui n'ont jamais eu d'atteintes du rhumatisme aigu? En ce qui nous concerne, nous n'hésitons pas à rapporter tous ces états morbides à la classe des affections catarrhales. Nous pensons que le vrai rhumatisme est une maladie qui débute presque toujours à l'état aigu, dont la durée est très-longue quoi que l'on fasse, que l'on ne guérit presque jamais d'une manière radicale, et qui laisse dans l'organisme des traces profondes. En nous exprimant ainsi, nous avons surtout en vue le rhumatisme articulaire aigu ou chronique que nous croyons être le plus souvent essentiel, c'est-à-dire sans liaison

nécessaire avec les affections catarrhales. Ce n'est pas que nous attachions, aux lésions organiques qui caractérisent cette forme du rhumatisme, une importance exagérée ; mais la fièvre rhumatismale avec tous ses caractères, et les lésions du cœur qui l'accompagnent si souvent, me paraissent se rencontrer bien plus souvent dans le rhumatisme articulaire que dans le rhumatisme musculaire. On voit par là que nous rapportons à l'affection catarrhale la plupart des états morbides que l'on considère comme appartenant au rhumatisme. Cette distinction, que nous n'avons pas la prétention de poser comme générale, ressort d'une manière évidente quand on observe attentivement les maladies de la Plata ; elle est, en outre, d'une utilité pratique incontestable. Un exemple la rendra plus évidente.

Observation. — Le sieur V......., matelot de l'*Alcibiade*, âgé de 30 ans, qui n'avait jamais été atteint de rhumatisme, se trouvait, le 20 Janvier 1850, dans la chaloupe de l'*Alcibiade*, lorsque cette embarcation chavira. Il resta dans l'eau ou sur la quille de l'embarcation, par un temps pluvieux et une brise fraîche, pendant près de deux heures. Dans la journée, il ne ressentit aucun dérangement, mais, le soir, il accusa un peu de céphalalgie et d'anorexie. Pendant la nuit qui suivit, il y eut de l'insomnie, de l'agitation, mal à la tête, chaleur à la peau, et douleur au côté gauche de la poitrine. Le 21, à ma visite du matin, je trouvai la peau

chaude, le pouls fréquent sans plénitude; le malade accusait de la céphalalgie; la respiration était difficile; il y avait, au côté gauche de la poitrine, une douleur qui occupait principalement la base, et augmentait par les fortes inspirations, les mouvements du bras et la percussion; il n'y avait ni toux, ni crachats : décubitus sur le côté droit; résonnance normale des parois thoraciques; langue naturelle; pas de soif. Comme le sujet était robuste, je pratiquai une saignée de 500 grammes; je prescrivis la diète et une infusion de thé pour boisson. Le 22, il y avait déjà de l'amélioration; la douleur de côté était diminuée; il y avait encore de la fièvre : soupe, infusion de thé, cataplasme sinapisé sur le côté. Le 23, la pleurodynie était presque disparue, mais il s'était déclaré une forte douleur à la région lombaire : je la traitai localement par des applications de ventouses et des frictions camphrées, en même temps que le malade continuait à prendre les boissons chaudes. Le 27, c'est-à-dire un septénaire après l'invasion de la maladie, le sieur V....., tout-à-fait guéri, put reprendre son service.

Les faits de cette espèce se rencontrent souvent, et il n'est pas un médecin qui puisse les confondre avec le vrai rhumatisme, maladie dont les caractères sont tellement tranchés, que je n'ai nullement besoin de les décrire. Le rhumatisme articulaire aigu présente, en effet, à Monte-Video, les caractères qu'il a par-

tout ailleurs : sa fréquence n'est pas extrême ; quelquefois il a attaqué en même temps un assez grand nombre de sujets, pour qu'on ait pu croire à une épidémie de rhumatismes; je l'ai observé comme complication de certaines lésions traumatiques. Il se fixe volontiers sur une articulation isolée, et produit alors de véritables arthrites qui sont de longue durée, et passent à l'état chronique. Plusieurs fois j'ai observé des hydarthroses aiguës, évidemment sous l'influence du rhumatisme, et occupant l'articulation du genou ou celle du coude-pied. Dans d'autres cas, des épanchements de synovie se sont formés dans les gaînes tendineuses ou dans les bourses muqueuses, au voisinage des articulations, sans causes extérieures, et j'ai pu les attribuer au rhumatisme.

Pour en revenir au rhumatisme musculaire aigu, je ne sais réellement s'il existe indépendamment de l'affection catarrhale ; je ne crois pas l'avoir jamais observé, dans la Plata, avec ce caractère. Voici les symptômes que j'ai observés le plus souvent : l'invasion est brusque et survient après un refroidissement ou sans cause connue ; les malades se sentent tout d'un coup saisis de malaise, de céphalalgie, quelquefois d'envies de vomir, de courbature générale et de fièvre ; assez rarement le cœur paraît affecté, et presque toujours, dans les commencements, la douleur est vague, passant d'une partie à une autre, et ne se fixant définitivement que le deuxième ou

le troisième jour de la maladie. Tous les muscles du tronc ou des membres peuvent être affectés, mais le rhumatisme paraît se fixer de préférence dans les muscles des parois thoraciques. Il faut être averti de cette circonstance pour ne pas se laisser induire en erreur : on rencontre, en effet, bien souvent, des malades qui présentent tout le cortége des symptômes de la pleurésie, sauf les signes stéthoscopiques et la toux, alors qu'ils ont tout simplement une pleurodynie. Lorsqu'on est à terre, l'erreur peut être facilement évitée; mais, à bord, il n'en est pas de même, et tout médecin qui a été embarqué sur un navire, sait parfaitement qu'il est presque impossible de faire usage de la percussion et de l'auscultation, et d'en retirer des lumières certaines. Dans ces cas, on est obligé de faire la médecine des symptômes; mais on ne tarde pas à voir la douleur changer de place, et des douleurs rhumatismales se déclarer dans d'autres parties : alors le doute n'est plus possible. Le lumbago et le torticolis sont des localisations fréquentes de l'affection qui nous occupe. Dans quelques circonstances, le rhumatisme musculaire a paru se juger par un abcès, soit dans le lieu où la douleur existait primitivement, soit dans un lieu éloigné.

Les *douleurs rhumatismales* sont tellement répandues, qu'il est peu de personnes qui en soient exemptes. On les ressent plus vivement par les

vents de nord, ainsi qu'à l'époque des orages et des changements de temps.

ARTICLE III. — Maladies nerveuses.

C'est par les fonctions du système nerveux que nous sommes en rapport avec les objets extérieurs, et c'est par l'intermédiaire de ce système que nous sommes impressionnés si diversement par tout ce qui nous entoure. Les sensations de chaleur et de froid, de sécheresse et d'humidité, et toutes les qualités de l'atmosphère que nos sens nous font connaître, nous sont transmises par les nerfs. Il n'est donc pas étonnant que, lorsque la manière dont sont affectées les papilles nerveuses éprouve des variations fréquentes, il puisse se développer en nous un certain ordre de maladies qui ne siégeront pas précisément dans les nerfs, mais qui auront pour résultat de modifier de diverses manières les fonctions de ces organes. C'est ainsi, je pense, que l'on peut expliquer la fréquence des névroses que l'on observe à Monte-Video et dans la République de l'Uruguay, et que je crois être produites par les variations atmosphériques. Parmi elles on rencontre au premier rang les névralgies.

Névralgies. — Nulle part, je crois, les douleurs névralgiques ne sont plus communes qu'à Monte-

Video; elles se rencontrent pendant toute l'année, mais c'est pendant l'époque où règnent les vents de nord qu'elles sont plus fortes et plus tenaces. J'ai déjà décrit l'état d'abattement et de souffrance des Européens pendant toute la durée de ces vents : on éprouve les mêmes sensations lorsque, le temps étant chaud et humide, l'atmosphère est chargée d'une plus grande quantité d'électricité. Des observations analogues ont été faites dans plusieurs parties de l'Amérique du sud, notamment au Brésil et au Paraguay. Les névralgies paraissent attaquer plus fréquemment les femmes que les hommes, les tempéraments nerveux et irritables que les autres, mais les exceptions à cette règle sont fort nombreuses; et j'ai vu des hommes à tempérament musculeux être atteints de névralgies tenaces et fort douloureuses. Dans quelques cas, les névralgies s'accompagnent de symptômes de catarrhe; d'autres fois elles paraissent liées à un état gastrique; enfin, dans beaucoup de circonstances, elles sont véritablement périodiques, et peuvent être considérées comme des fièvres larvées. Or, comme à Monte-Video il n'y a point de fièvres paludéennes, et comme les seules fièvres intermittentes qui y aient été observées ont été rattachées par nous à l'affection catarrhale, on ne s'étonnera pas de nous entendre dire qu'il existe une liaison intime entre les névralgies et les catarrhes.

La douleur névralgique peut siéger à peu près dans toutes les parties du corps : dans quelques cas rares, elle est générale, et occupe en quelque sorte tous les cordons nerveux. Le plus habituellement elle est localisée et réside dans le nerf sciatique ou dans les nerfs de la face ; les organes intérieurs n'en sont pas à l'abri, et les gastralgies, par exemple, sont fréquentes.

La névralgie *sciatique* n'est pas aussi commune que celles de la face ; mais sa durée est d'ordinaire plus longue, et elle est plus difficile à guérir.

Parmi les névralgies de la face, les névralgies dentaires sont les plus fréquentes ; elles sont très-souvent liées à la carie des dents, et sont aussi difficiles à guérir que celle-ci. Les névralgies *frontale, sus-orbitaire, temporale* et *sous-orbitaire*, sont ensuite, et par ordre de fréquence, celles que l'on rencontre chez le plus grand nombre des malades. Il arrive quelquefois que tout un côté de la face est atteint dans les commencements ; mais peu à peu la douleur se localise et se fixe sur un cordon nerveux. La périodicité dans les névralgies de la face s'est souvent présentée à mon observation, comme à celle de tous les médecins qui exercent à Monte-Video : j'ai remarqué que, d'habitude, la douleur se déclarait pendant la nuit ou de très-bon matin, et disparaissait dans le courant de la journée pour re-

venir le lendemain; jamais je n'ai vu l'intervalle, entre les accès, être plus considérable.

Presque toutes les méthodes de traitement m'ont réussi dans le traitement des névralgies : lorsqu'elles paraissaient liées à un embarras gastrique, j'administrais un vomitif qui souvent a suffi pour amener la guérison. Chez une jeune fille de 18 ans, qui avait toutes les nuits une violente douleur dans l'oreille gauche, je fis prendre un centigramme d'hydrochlorate de morphine le soir : au bout de deux jours, la douleur avait disparu. Dans un autre cas, je fis cesser, par l'emploi de la solution arsenicale de Fowler portée à la dose de 20 gouttes par jour, une douleur névralgique occupant tout le côté gauche de la face. Lorsque l'intermittence était bien marquée, j'étais presque certain d'obtenir la guérison en administrant le sulfate de quinine à la dose de 50 centigrammes que je renouvelais pendant deux ou trois jours. Cette médication m'a réussi également dans quelques circonstances où il n'y avait pas d'intermittence marquée; en voici un exemple :

Observation. — Le sieur Juquel, matelot de l'*Alcibiade*, âgé de 30 ans, d'une constitution musculaire et d'une force herculéenne, vint à ma visite, le 23 Novembre 1849, se plaignant d'éprouver, depuis trois ou quatre jours, une douleur vive et continuelle dans le front, l'œil et la tempe du côté gauche; tous les symptômes étant ceux d'une né-

vralgie, je prescrivis des frictions, sur les parties malades, avec la pommade mercurielle belladonisée. A peu près à la même époque, je venais d'observer une névralgie des mêmes parties, dans laquelle l'intermittence était peu prononcée, et qui avait disparu sous l'influence du sulfate de quinine; je voulus, quoique la douleur fût continuelle chez mon malade, expérimenter le même moyen pour voir quelle serait son action. — Le 24, la douleur était, chez Juquel, tout aussi forte et continuelle; je lui fis prendre 50 centigrammes de sulfate de quinine, tout en faisant continuer les applications de la pommade mercurielle belladonisée. — Le 25, même état, mêmes prescriptions. — Le 26, il y avait un peu de diminution de la douleur qui n'avait plus été continuelle; elle avait commencé vers deux heures après minuit, pour cesser à deux heures après midi. — Le 27, l'amélioration était sensible. — Le 28, la diminution continuait. — Le 29, la douleur névralgique avait totalement cessé, et, depuis lors, elle n'a plus reparu. C'est donc après avoir déterminé une véritable intermittence que le sulfate de quinine a amené la guérison de la maladie.

Plusieurs cas de *gastralgie* se sont présentés à mon observation; un examen superficiel aurait pu me faire confondre cette maladie avec la gastrite chronique : les malades se plaignaient, en effet, de pesanteur et même de douleur à la région de l'estomac;

il y avait des vomissements fréquents, du dégoût pour les aliments, et un dépérissement prononcé. Ce qui faisait reconnaître que l'estomac n'était pas enflammé, c'était que la langue était large et humide, sans rougeur, et qu'il n'y avait pas de fièvre.

Dans tous ces cas, je me suis parfaitement trouvé de l'emploi des toniques, de l'usage du quinquina et de la rhubarbe, et d'une nourriture substantielle. Sous l'influence de ces moyens, les vomissements et les douleurs gastriques ne tardaient pas à disparaître.

Colique végétale. — La colique sèche n'est pas une maladie de la Plata, bien qu'à diverses époques on ait pu en observer quelques cas dans les hôpitaux de Monte-Video. Comme tous les hommes qui en étaient atteints provenaient des navires de guerre ou du commerce, on devait penser que leur maladie avait été contractée ailleurs, et que, si elle s'était développée à Monte-Video, c'était tout-à-fait accidentellement. C'est ce dont il m'a été facile de me convaincre dans diverses circonstances. Ainsi, la corvette à vapeur *Prony*, qui avait relâché à Rio-Janeiro, eut, deux mois environ après son arrivée à Monte-Video, plusieurs hommes malades de colique végétale : la même chose eut lieu à bord des corvettes de charge qui étaient venues directement de France, tandis que les navires qui étaient dans la Plata depuis

long-temps, n'offrirent rien de semblable. Il est évident que le germe de la maladie avait été contracté sous les tropiques, et que ce n'est que par accident qu'elle s'est développée à Monte-Video, où l'on n'en voit jamais.

Apoplexie, Paralysie. — Les attaques d'apoplexie cérébrale que l'on observe à Monte-Video, se rencontrent spécialement et presque uniquement chez les étrangers; on voit assez rarement les personnes nées dans le pays en être atteintes, et cependant les paralysies sont communes : dans quelques circonstances, on peut les attribuer à une apoplexie de la moelle épinière. Le plus souvent la paralysie paraît être sous la dépendance du vice rhumatismal : c'est ainsi que le docteur Mickelson m'a dit avoir soigné, dans son service à l'hôpital de la Charité de Monte-Video, trois femmes atteintes d'hémiplégie, laquelle n'avait pas été précédée d'apoplexie cérébrale; la maladie était survenue lentement et sans que l'intelligence eût été altérée un seul instant : il y avait lieu de croire que le vice rhumatismal était la véritable cause de la paralysie, parce que ces trois malades avaient long-temps été tourmentées par des rhumatismes, et qu'elles en souffraient encore au moment où la paralysie survint. La paraplégie rhumatismale est plus commune que

l'hémiplégie ; elle survient toujours peu à peu, et à la suite de douleurs rhumatismales prolongées.

Aliénation mentale. — On rencontre, dans la Plata, beaucoup de personnes atteintes d'aliénation mentale; j'ignore si l'on doit accuser le climat de favoriser le développement de cette triste maladie, ou bien s'il faut en accuser la fréquence des revers de fortune, et les déceptions qu'éprouvent si souvent, dans ces pays, les Européens. Au Brésil, cette dernière cause paraît être la plus ordinaire; telle est du moins l'opinion de M. Sigaud. A Monte-Video, on observe la folie presque également sur les étrangers et les Orientaux. Sur un total de 1,145 malades atteints de maladies internes, et traités dans les hôpitaux de cette ville, j'ai trouvé 38 cas d'aliénation mentale. Il n'est pas rare d'en observer des exemples à bord des navires qui font partie de la station de Rio-de-la-Plata: sur un équipage aussi restreint que celui du brig l'*Alcibiade* (102 hommes), il s'en est déclaré 2 dans l'espace de six mois; la corvette la *Triomphante* en a eu 1, et la frégate la *Constitution* 2, pendant tout le temps que j'ai passé dans la Plata.

L'opinion vulgaire que les phases de la lune influent sur l'état des aliénés est fort répandue à Monte-Video : il faut dire que cette opinion, que rejettent presque tous les pathologistes modernes, s'appuie

quelquefois sur des faits qui paraissent assez probants. Nous ne pouvons nous flatter encore de connaître et d'expliquer toutes les causes susceptibles d'agir sur notre système nerveux ; aussi le plus sage est-il de rester dans le doute à l'égard des faits que nous ne pouvons expliquer, en nous rappelant toutefois que nos nerfs sont, ainsi que l'a dit M. Arago, des intruments bien plus délicats que les plus subtils appareils de physique. J'ai connu, à Monte-Video, un homme de 50 ans environ, fou depuis plusieurs années par suite de revers de fortune, qui était habituellement assez tranquille, mais dont les accès de folie se présentaient toujours aux changements des quartiers de la lune : ce n'était pas seulement lorsque la lune était pleine (1) qu'il avait ses accès, mais ils se présentaient indifféremment aux divers changements de quartiers de cet astre.

Asthme. — Cette névrose est fréquente à Monte-Video. Le plus souvent l'asthme est essentiel ; d'autres fois il s'accompagne d'emphysème pulmonaire, sans que l'on puisse toujours dire si celui-ci est cause ou effet de l'asthme. Plusieurs personnes de ma connaissance sont sujettes à cette maladie depuis

---

(1) V. Andral ; cours de pathologie interne, etc., t. III, p. 20.

qu'elles séjournent dans la Plata, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que quelques individus n'en souffrent que pendant qu'ils se trouvent sous l'influence de ce climat. Quand une fois ils ont dépassé les régions équatoriales, et lorsqu'ils séjournent en France, ils peuvent se considérer comme guéris, jusqu'à ce que, revenant à Monte-Video, ils soient de nouveau atteints par leur maladie. J'ai indiqué précédemment l'influence que l'état de l'atmosphère exerce sur l'époque des attaques, sur leur durée et leur intensité, je n'y reviendrai pas. L'asthme est une des maladies dans lesquelles la périodicité qui tenait au génie épidémique s'est le mieux caractérisée durant les années 1849 et 1850. Le sulfate de quinine est le remède qui quelquefois l'a fait disparaître; en voici un exemple intéressant :

Observation. — Le sieur Biez, matelot de l'*Alcibiade*, âgé de 23 ans, d'un tempérament sanguin et d'une bonne constitution, éprouva, à la fin du mois de Juillet 1850, un peu de gêne de la respiration qui survenait durant la nuit. Le 1er Août, la maladie avait fait des progrès; il avait toutes les nuits une oppression très-forte, avec orthopnée, respiration bruyante et sifflante, un peu de toux avec quelques crachats muqueux; pas de douleur dans la poitrine; le pouls était fréquent et dur; il y avait de temps en temps quelques frissons suivis de chaleur; il était impossible au malade de dormir,

et ces symptômes, qui revenaient toutes les nuits, disparaissaient le matin et laissaient le malade libre toute la journée. J'employai des tisanes et des potions antispasmodiques avec le musc, l'éther, l'opium, etc., qui n'amenèrent que fort peu de soulagement. Sur ces entrefaites, l'*Alcibiade* partit de Monte-Video : j'avais espéré que l'air de la mer et le changement de climat suffiraient pour amener la guérison, mais toutes les nuits voyaient se renouveler l'accès. Le 24 Août, je prescrivis 0,50 centigrammes de sulfate de quinine, et je renouvelai cette dose quatre jours de suite; l'effet surpassa mes espérances, car, dès la seconde fois, l'asthme avait cessé, et la guérison paraissait assurée. Mais, le 13 Septembre, un nouvel accès d'asthme se manifesta et se renouvela le 14; j'administrai de nouveau le sulfate de quinine à la même dose que précédemment; seulement je le continuai pendant un peu plus long-temps : l'effet fut le même que la première fois, et, depuis le 15 Septembre, la maladie ne s'est plus reproduite.

Coqueluche. — La coqueluche attaque, tous les ans, un certain nombre d'enfants pendant l'hiver; quelquefois elle a été épidémique : elle offre cette particularité que sa marche est souvent chronique et sa durée de plusieurs mois; je l'ai vue durer pendant quinze mois.

TÉTANOS. — Le tétanos considéré comme maladie primitive ou spontanée, ou bien comme complication des plaies et des blessures, est une des maladies les plus fréquentes dans la Plata. Cependant ces deux variétés du tétanos ne sont pas également communes; celui qui est *spontané* est moins fréquent et moins grave que l'autre.

Un grand nombre d'*enfants* nouvellement nés, surtout dans les classes pauvres, succombent au tétanos peu de jours après la naissance. Cela tient à la négligence avec laquelle on donne, à ces frêles créatures, les soins qu'elles réclament surtout durant les premiers jours de la vie. On a remarqué que le tétanos se déclare principalement chez les enfants que l'on ne met pas suffisamment à l'abri du froid et des variations atmosphériques, pendant que la plaie de l'ombilic est encore ouverte. On connaît, à Monte-Video, le tétanos des nouveaux-nés sous le nom de maladie des sept jours (*enfermedad de los siete dies*); on le considère comme généralement mortel (1).

On observe assez souvent, chez les femmes, un tétanos *hystérique* qui, par ses symptômes, participe des caractères des deux maladies dont il porte le nom; quand je m'occuperai de l'hystérie, je rapporterai une curieuse observation de cette maladie.

---

(1) Petit; thèse citée.

Le *tétanos traumatique* attaque et fait périr un grand nombre de blessés ; on doit le redouter dans tous les cas de blessures ou d'opérations, car il survient non-seulement après les blessures d'armes à feu ou les plaies par instruments tranchants, mais après de simples piqûres ou des brûlures superficielles, etc. Les ulcères et les plaies des jambes sont souvent causes de tétanos. On ne saurait trop prendre de précautions pour garantir les blessés de cette fâcheuse complication, qui paraît plus fréquente dans certaines saisons que dans d'autres, et qui est amenée par des refroidissements, des transpirations supprimées ou des excès de régime. J'ai indiqué, au commencement de cette partie, les circonstances atmosphériques sous l'influence desquelles on observe le tétanos, et les précautions à prendre pour s'en garantir ; mais le régime des malades doit être surveillé avec le plus grand soin, et l'on ne saurait trop insister sur la diète après toutes les blessures ou opérations : il faut surtout proscrire, d'une manière presque absolue, le vin et les alcooliques. Il convient certainement de consulter les habitudes antécédentes, et de modifier le régime des blessés suivant leur tempérament, leurs habitudes et leur nationalité, et par conséquent de permettre plus ou moins d'aliments ; mais dans les cas de blessures graves, il ne saurait y avoir d'exceptions pour les alcooliques. C'est à la négligence de ces précautions que les Anglais, par

exemple, ont dû de perdre toujours beaucoup de monde dans la Plata. Après le combat d'Obligado, le nombre des Anglais blessés qui ont succombé au tétanos a été bien supérieur à celui des blessés Français : cela tenait à ce que leurs médecins, ne tenant pas compte du changement de climat, nourrissaient leurs malades comme ils auraient pu le faire sur les bords de la Tamise, leur permettant le vin, le café, les viandes en grande quantité, sans réfléchir que le génie morbide de la Plata ne s'accommode pas de pareils moyens.

Les noirs et les Européens sont plus fréquemment atteints que les Indiens : « Pour traiter cette terrible maladie, les gauchos réussissent souvent en renfermant le malade dans une peau de mouton nouvellement écorché (1). » Dans la campagne de Monte-Video, on emploie un autre remède réputé héroïque : lorsqu'un blessé est atteint de tétanos, on s'empresse de lui faire prendre une infusion concentrée et aussi chaude que possible de feuilles de fenouil ordinaire; si le trismus est tellement prononcé que le malade ne puisse pas ouvrir la bouche, on écarte les mâchoires au moyen d'un levier en fer, et, avec une canule, on lui fait avaler constamment d'énormes quantités de ce liquide; en même temps on lui donne

---

(1) Brunel, *loc. cit.*

des lavements chauds, et on le met dans un bain très-chaud de l'infusion de la même plante. Ces moyens, par leur continuation, amènent, dit-on, une diaphorèse des plus abondantes, suivie du relâchement graduel des muscles, et de la guérison des malades. J'ai entendu citer plusieurs cas dans lesquels la guérison a été obtenue de cette manière.

Épilepsie. — Je crois que l'épilepsie ne se montre guère dans la Plata; il n'en est pas de même de l'hystérie, qui est commune à l'excès. Ce serait ici le lieu de traiter de cette maladie, mais j'en renvoie l'étude à l'article des maladies des femmes, à cause de la liaison qui existe entre l'hystérie et les autres états morbides particuliers à ce sexe.

Hydrophobie. — Durant la saison chaude, l'hydrophobie se développe facilement et fréquemment chez les chiens. Comme ces animaux sont très-nombreux, tant dans les villes que dans les campagnes où ils deviennent sauvages, on observe tous les ans un certain nombre de cas de rage chez l'homme, par suite de morsures de chiens. Le gouvernement a essayé d'y remédier en faisant détruire ces animaux pendant l'été, mais, jusqu'ici, leur nombre ne paraît pas diminuer.

CHAPITRE III.

Maladies modifiées par le climat.

ARTICLE Ier. — Fièvres et inflammations.

La fièvre jaune, la peste, le choléra asiatique, sont des maladies qui ne se sont jamais présentées sur les bords de la Plata. Pendant l'année 1850, la *fièvre jaune* a, comme on le sait, fait de grands ravages sur les côtes du Brésil, et en particulier à Rio-Janeiro, où elle se montrait pour la première fois. Plusieurs bâtiments de guerre français, ainsi que des navires d'autres nations, qui venaient dans la Plata, ayant relâché à Rio-Janeiro, contractèrent la fièvre jaune, et arrivèrent en rade de Monte-Video ayant encore à bord des malades atteints de cette affection. Quelques-uns succombèrent après leur arrivée, mais, en général, ils se rétablirent rapidement. On se contenta d'imposer à ces navires une quarantaine qui ne dépassa pas huit ou dix jours; et non-seulement il n'y eut pas transmission de la maladie, mais aucun cas nouveau ne se développa en rade de Monte-Video, quoique les chaleurs

de l'été n'eussent pas encore tout-à-fait cessé (1).

---

(1) Voici quelques détails curieux sur l'invasion et la marche de l'épidémie de fièvre jaune de Rio-Janeiro ; je les extrais en partie d'une correspondance publiée par le *Comercio del Plata*.

Cette maladie ne s'était jamais présentée épidémiquement dans l'Amérique du sud ; l'équateur était une limite qui n'avait pas encore été franchie, au dire de tous les auteurs : cependant il paraît à peu près certain que la maladie qui ravagea la ville de Fernambouc pendant l'année 1682, n'était autre chose que la fièvre jaune. Cette maladie avait éte observée sporadiquement sur les côtes du Brésil ; et on peut lire dans le savant ouvrage de M. Sigaud plusieurs observations de fièvre jaune. Je ne réfuterai pas M. Lesson, qui a écrit (*) : que la fièvre jaune était endémique à Ste-Catherine, parce qu'il est aujourd'hui reconnu qu'elle n'y a jamais existé. Quoi qu'il en soit, c'est au commencement du mois de Janvier 1850 que les premiers cas de fièvre jaune se manifestèrent à Rio-Janeiro. Cette maladie existait précédemment à Bahia, où elle avait été importée par des navires venus du Canada ; et il n'est pas douteux que les communications fréquentes entre Rio-Janeiro et Bahia n'aient été causes de l'infection. Quelques cas isolés se manifestèrent d'abord sur les navires qui étaient en rade ; puis la maladie devint plus commune, et se communiqua à la ville en attaquant d'abord les faubourgs extrêmes et opposés, ainsi que le bord de la mer. De ces points, elle marcha de rue en rue vers le centre de la ville, laissant intactes les rues

(*) Voyage médical autour du monde.

Les *fièvres éphémères* se présentent souvent ; elles

---

transversales ; du centre, le mal se répandit de tous côtés : de sorte que l'on peut dire qu'il n'y a pas d'endroit où il ne se soit présenté. Plus tard, les environs de Rio-Janeiro furent eux-mêmes atteints, et la maladie se fit sentir dans un rayon de 10 lieues. La mortalité, qui d'abord avait été faible, augmenta bientôt ; les équipages des navires qui étaient sur rade furent plus que décimés. Au mois de Mars, l'épidémie était encore dans sa période croissante, et le nombre des morts variait de 100 à 200 par jour. Parmi les fils du pays et les acclimatés, la maladie était généralement bénigne, puisque la mortalité parmi eux était à peine de 3 p. $^{0}/_{0}$; mais peu de personnes évitèrent de passer au lit de 3 à 6 jours. Les bains de pieds, les sudorifiques et les purgatifs, particulièrement l'huile de ricin, suffirent, en général, pour avoir raison de la maladie chez les personnes dont je parle ; mais chez les étrangers, et principalement chez les marins, les maçons, les charretiers, et tous ceux qui, par état, s'exposent à la rigueur du soleil, la mortalité a été horrible. Chez eux, tous les caractères de la fièvre jaune bien prononcée ne tardaient pas à se déclarer ; puis venait le *vomito negro*, et il n'y avait plus de moyens de salut. Au mois de Juin, quoique les grandes chaleurs eussent à peu près cessé, la maladie n'avait pas encore disparu : il est vrai que les cas observés étaient beaucoup moins fréquents, mais ils étaient plus graves qu'au fort de l'épidémie. Au mois de Juillet, on observait encore quelques cas isolés. Il est impossible de fixer d'une manière exacte le chiffre de la mortalité : certaines personnes font monter à 10,000 le nombre des individus qui

sont tantôt simplement catarrhales, tantôt gastriques ou bilieuses. Je me suis assez longuement étendu sur la fièvre catarrhale et ses diverses formes, pour pouvoir me dispenser d'y revenir ici. Quant à la *fièvre bilieuse*, commune à Monte-Video pendant la saison chaude, je suis porté à ne la considérer que comme une simple variété de la fièvre catarrhale. Voici, du reste, la description qu'en donne M. Petit : « Le sujet atteint de fièvre bilieuse intense éprouvait rarement de ces prodromes dont on fait remonter d'ordinaire le commencement à plusieurs jours, et qui sont, à proprement parler, la maladie elle-même croissant en intensité. Après une journée de travail sous le soleil, soit à bord, soit dans les embarcations, ou bien après un exercice de canon sur les remparts de Monte-Video, un matelot était pris de faiblesse dans les jambes, de vertiges, quelquefois de nausées et même de vomissements bilieux; la fièvre s'allumait; le pouls était rapide et vibrant sous le doigt, les yeux brillants; en moins d'un jour, les sclérotiques prenaient une teinte jaunâtre, ainsi que les ailes du nez :

---

ont succombé à la fièvre jaune, mais ce chiffre nous paraît bien exagéré. Ce qu'on peut considérer comme certain, d'après les relevés officiels, c'est que le chiffre de la mortalité par cette maladie a été le double de la mortalité par suite d'autres affections.

deux fois l'ictère a été général ; la bouche était sèche, la soif vive ; la langue était couverte d'un enduit blanchâtre, et ses bords offraient une coloration rouge intense ; l'épigastre ne pouvait supporter la moindre pression sans causer une vive douleur ; le foie ne débordait pas les côtes, mais il était ordinairement sensible au toucher profond ; la peau était sèche et brûlante, les urines rares et rouges ; il y avait constipation, ou bien diarrhée bilieuse avec ardeur à l'anus (1). »

Comme on le voit, cette fièvre bilieuse diffère à peine, par quelques caractères, de la fièvre catarrhale gastrique dont j'ai précédemment donné la description ; le traitement à leur opposer est le même, et il consiste dans l'emploi des évacuants, et principalement des émétiques. Cette nécessité d'employer les évacuants, dans la fièvre bilieuse, est tellement évidente, qu'au dire de M. Petit, on traite, dans les campagnes de Monte-Video, toutes les fièvres de l'été au moyen de la médecine de Le Roy.

Les *fièvres intermittentes* sont à peu près inconnues dans le Rio-de-la-Plata ; on ne les a observées, à Monte-Video, que pendant l'année 1849 ; et encore, comme je l'ai dit, y a-t-il de nombreuses raisons

---

(1) L.-A. Petit ; thèse citée.

pour croire qu'elles étaient sous la dépendance de l'affection catarrhale : on ne les observe pas dans certaines localités où existent de grands marais d'eau douce, et la même rareté des fièvres intermittentes se remarque dans toutes les contrées qui sont arrosées par l'Uruguay et le Parana. A défaut d'autres explications, peut-être faut-il penser que les fièvres miasmatiques ne sont rares qu'à cause de la fréquence des orages. Ce qui se passe au Brésil peut donner un certain poids à cette opinion : on sait que les fièvres intermittentes sont très-communes à Rio-Janeiro, à cause, pense-t-on, des marais qui environnent la ville. Des travaux considérables de desséchements ont été exécutés, et, malgré cela, les fièvres, loin de diminuer, ne sont devenues que plus fréquentes. Mello-Franco (1) remarquait déjà que les fièvres devenaient plus communes, et qu'elles avaient plus souvent le caractère typhoïde; il attribuait cette augmentation à ce que les orages devenaient de jour en jour plus rares. La même observation a été faite par M. Sigaud, qui constate que, depuis 12 ans, les fièvres intermittentes sont devenues plus graves à Rio-Janeiro. La dernière épidémie de fièvre jaune qui a eu lieu dans cette ville, me paraît

---

(1) *Ensaio sobre as febres do Rio-de-Janeiro* ; Lisboa, 1822. — Cité par M. Sigaud.

prouver que l'influence miasmatique prend chaque jour plus d'intensité, et tout me porte à croire que la fièvre jaune ne tardera pas à y reparaître; peut-être même, si, comme ce fait paraît prouvé, les orages deviennent plus rares dans le Rio-de-la-Plata, les fièvres intermittentes finiront-elles par y prendre droit de domicile.

La *fièvre typhoïde* règne quelquefois à Monte-Video; elle y a été observée épidémiquement, soit à terre, soit à bord de certains navires; mais il ne paraît pas qu'aucune circonstance atmosphérique spéciale ait présidé à la naissance et au développement de cette maladie. Pendant les premiers mois de l'année 1849, on a observé, à Monte-Video, de nombreux cas de fièvre typhoïde qui présentaient, pour caractères particuliers, une grande disposition des malades aux hémorrhagies par les membranes muqueuses, et aux gangrènes de la peau sur les points comprimés dans le décubitus; les liquides et les solides paraissaient également décomposés, et cette maladie a mérité le nom de *putride* (1).

Fièvres éruptives. — La *variole* est, de toutes les fièvres éruptives et contagieuses, celle qui, à diverses époques, a fait les plus grands ravages

---

(1) Petit; thèse citée.

dans la Plata. On suppose généralement que cette maladie a été importée en Amérique par les Européens ; cependant , « d'après les écrits de quelques Jésuites, la variole existait dans les provinces du Rio-de-la-Plata , avant que certaines tribus n'aient pu communiquer avec les Espagnols (1). » Si aujourd'hui on n'observe plus les grandes épidémies qui détruisaient des tribus entières d'Indiens et laissaient des villages sans habitants, on voit cependant encore, de temps en temps, cette maladie sévir avec violence sur les populations de la campagne. La *vaccine*, dont l'introduction dans cette partie de l'Amérique date des années 1803 et 1805, n'est pas encore très-répandue dans les campagnes ; tandis que , dans la ville de Monte-Video , on ne voit plus d'épidémies de variole, grâces aux soins qu'a pris le gouvernement de propager la vaccine. Beaucoup de personnes pensent que l'action préservatrice du virus vaccin n'est pas aussi grande dans ces pays qu'en Europe : cette opinion est appuyée sur de nombreux exemples de variole chez des vaccinés. Il est à supposer que, si ce fait est réel, il est dû à ce que le vaccin employé est du vaccin desséché et vieux. Cependant, j'ai ouï dire que le docteur Gutierres, médecin chargé de la vaccination publique à Monte-Video, avait

---

(1) Brunel ; *loc. cit.*

découvert, il y a quelques années, des pustules de *cow-pox*, chez la vache, et avait répandu ce vaccin : on ne pourrait alors attribuer la fréquence des cas de variole chez des vaccinés, qu'à une virulence plus grande de la maladie, puisque les cas de récidive de la variole sont loin d'être rares.

Pendant presque toute l'année, on observe, à Monte-Video, un certain nombre de cas de *rougeole* qui se terminent habituellement d'une manière favorable. A diverses époques, cette maladie s'est présentée épidémiquement; mais c'est l'année 1850 qui a vu l'épidémie la plus grande : peu d'enfants ont échappé à ses atteintes, au moins parmi ceux qui ne l'avaient pas encore eue; mais elle était tellement bénigne, que c'est à peine si l'on a compté quelques victimes.

La *scarlatine* paraît ne s'être montrée pour la première fois, sur les rives de la Plata, que vers le milieu du 18e siècle; depuis lors, elle a régné sous forme épidémique, tant à Monte-Video qu'à Buenos-Ayres, et, à certaines époques, elle a fait des ravages affreux, immolant indistinctement les individus de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les races. De 1840 à 1850, Monte-Video compte trois épidémies de scarlatine, toutes fort sérieuses.

Érysipèle. — Le tétanos n'est pas la seule com-

plication sérieuse qui soit à craindre dans les lésions chirurgicales. Si l'érysipèle spontané ne présente rien de particulier sous le rapport de sa fréquence, il n'en est pas de même de celui qui se présente après les blessures ou les opérations; je l'ai vu presque toujours venir compliquer les plaies qui avaient une certaine gravité. Les plus simples blessures, les ulcères des jambes, sont souvent causes d'érysipèle, quand ils ne sont pas tenus avec une grande propreté et mis à l'abri du contact de l'air.

L'érysipèle phlegmoneux se développe quelquefois à la suite d'une simple piqûre, envahit rapidement les membres entiers, et entraîne les plus fâcheuses conséquences.

Au dire de M. Brunel, les *fièvres cérébrales* seraient fréquentes, dans le printemps, chez les Européens. « Cette maladie a son maximum d'intensité vers la fin du mois de Décembre, et se prolonge en diminuant d'intensité, à mesure que la saison devient moins chaude. Cette affection atteint plutôt l'âge mûr que la jeunesse et la vieillesse, les hommes plus souvent que les femmes (1). » Mes observations ne sont pas d'accord avec celles du médecin que je viens de citer, et je dois à la vérité de déclarer que, durant mon séjour à Monte-Video, je n'ai rien

---

(1) Brunel; *loc. cit.*

vu de semblable, ni dans les hôpitaux, ni en ville. Les médecins que j'ai interrogés à ce sujet m'ont tous répondu d'une manière négative; et sur un relevé total de 1,101 malades traités dans les hôpitaux de Monte-Video, je n'en trouve que deux déclarés atteints de fièvres cérébrales. Aujourd'hui que, par un séjour de plusieurs années à Monte-Video, M. Brunel connaît mieux que qui que ce soit les maladies de ce pays, il est probable que sa première opinion se trouve bien modifiée.

Les *inflammations de l'encéphale* ne sont pas communes; on observe cependant, tous les ans, un certain nombre d'*encéphalites* et de *méningites*; mais, comme on fait rarement des autopsies à Monte-Video, on ne peut avoir que des données fort inexactes sur la fréquence relative des diverses inflammations de l'encéphale. Si l'on s'en rapportait à un relevé de 1,338 malades traités à l'hôpital de la Légion-Italienne, de 1844 à 1850, par le docteur B. Odicini, la proposition que je viens d'avancer ne serait pas exacte, car, dans ce nombre de 1,338 malades, on trouve 60 cas d'encéphalite. Sans me permettre de mettre en doute les résultats publiés par ce praticien, je dois faire observer qu'il appartient à l'école Italienne, et que le diagnostic aurait peut-être eu besoin d'être vérifié : ce qui me le fait croire, c'est que les gastrites et autres inflammations figurent pour une très-grande part dans les relevés de M. Odicini,

tandis que l'on remarque le contraire dans les relevés des autres hôpitaux.

Jamais la méningite n'a apparu avec le caractère épidémique. Chez les enfants, on observe assez souvent la *méningite tuberculeuse*, et, pendant l'année 1847-48, on a observé un assez grand nombre de cas d'*hydrocéphale aiguë* chez les enfants. La congestion cérébrale se présente souvent à l'époque des fortes chaleurs, et elle vient compliquer beaucoup de maladies, surtout chez les enfants.

La *gastrite* et la plupart des autres inflammations du tube digestif ne présentent aucune particularité à noter, si ce n'est leur rareté à l'état purement inflammatoire; l'*entérite*, en particulier, est presque toujours liée à l'état catarrhal. J'en dirai autant de la *dysenterie*, qui est toujours catarrhale, excepté à l'époque des grandes chaleurs où elle présente un caractère bilieux prononcé. Ses caractères sont les mêmes qu'elle présente en France; elle est le plus souvent sporadique, et ne s'est présentée épidémiquement, à Monte-Video, que par suite de circonstances particulières : c'est ainsi que, dans l'année 1843-44, à l'époque où le scorbut exerçait ses ravages à Monte-Video, on observa une véritable épidémie de dysenterie. Dans beaucoup de cas, on put reconnaître que la dysenterie était scorbutique, parce que les malades rendaient, par les selles, beaucoup de sang, en même temps qu'ils avaient

sur les membres des taches scorbutiques, et présentaient d'autres symptômes de cette maladie. Durant le séjour que j'ait fait à Monte-Video, j'en ai observé un petit nombre de cas qui ont eu une heureuse terminaison. Les émétiques, les sudorifiques, les émollients et l'opium, sont les moyens de traitement qui réussissent le mieux; rarement il faut avoir recours aux émissions sanguines.

L'*ophthalmie* est une maladie qui ne s'offre pas très-souvent à l'observation du médecin, mais qui présente quelques particularités : ainsi elle paraît être plus fréquente dans la campagne que dans les villes; mais, dans ces dernières, elle marche souvent avec une grande rapidité, et produit des ulcérations de la cornée fort sérieuses. Sous l'influence des variations atmosphériques, les ophthalmies catarrhales se présentent souvent.

Les *angines*, les *laryngites*, les *bronchites*, communément catarrhales, sont, pendant l'hiver, plus souvent inflammatoires, et nécessitent quelquefois la saignée. La *pneumonie* n'est pas commune dans cette partie de l'Amérique du sud, et, quand elle existe, il est peu ordinaire qu'elle soit franchement inflammatoire. Je l'ai cependant une fois rencontrée avec ce caractère à la fin de l'hiver, sur un matelot de l'*Alcibiade*, et, pour obtenir la guérison, je fus obligé de pratiquer de nombreuses émissions sanguines. Sur 161

malades atteints d'affections des voies respiratoires, je n'ai trouvé que 19 cas de pneumonie. La *pleurésie* se présente beaucoup plus souvent, et se rencontre en même temps que les autres maladies des voies respiratoires; je crois pouvoir ajouter qu'à Monte-Video, les membranes s'enflamment plus souvent que les parenchymes.

Le *croup* et les autres inflammations couenneuses sont heureusement rares dans la République de l'Uruguay; jusqu'ici, on ne les y a observées qu'épidémiquement et à de grands intervalles.

L'*hépatite* est, au dire de M. Brunel, très-répandue dans les villes : sans adopter entièrement l'opinion de ce médecin, on doit reconnaître que cette maladie se rencontre assez souvent et qu'elle est généralement bénigne. Sa terminaison ordinaire est la résolution, et il est plus rare qu'elle se termine par la suppuration; elle règne surtout pendant les chaleurs de l'été. « Dans les cas que j'ai traités moi-même, dit M. Petit, la maladie m'a paru franchement inflammatoire dès le début, et se borner, dans les deux tiers des cas, au lobe droit; alors elle se propageait presque constamment de la convexité de ce lobe au diaphragme et à la plèvre diaphragmatique du poumon correspondant. Aussi les douleurs étaient-elles déchirantes, accompagnées d'une grande anxiété, de dyspnée, de hoquet, et de la douleur névralgique caractéristique à l'épaule. »

ARTICLE II. — Maladies cutanées.

Herpès. — L'herpès, avec toutes ses variétés, se rencontre fréquemment, mais ne présente aucune particularité digne de remarque. Je n'ai pas eu occasion d'observer la maladie décrite par M. Brunel, qui aurait « les caractères de l'eczéma, et qui n'attaque que les navigateurs de la rivière. » Mais, d'après la description de ce médecin, je suis plutôt disposé à la rapporter à l'herpès, puisqu'elle en a les principaux caractères, et que cette maladie est la seule qui m'ait paru avoir quelque fréquence.

Gale. — On sera sans doute fort étonné d'apprendre que la gale est une maladie rare et dont on rencontre peu d'exemples à Monte-Video et dans la République de l'Uruguay. Cette particularité est d'autant plus surprenante, que les *gauchos* et les habitants de la campagne, en général, vivent dans la plus grande saleté, ne changent de chemise que lorsque celle qu'ils portent tombe par morceaux, et que, chez eux, tous les autres parasites vivent et se multiplient sans être trop dérangés. De plus, les émigrants étrangers, Français, Espagnols, Allemands, mais surtout les Canariens qui viennent entassés sur des navires du commerce, sont, à leur arrivée, presque tous atteints de la gale; rarement

ils soignent cette maladie, et cependant, au bout de quelques mois de séjour, sans avoir rien fait pour cela, ils se trouvent guéris définitivement et sans avoir transmis leur maladie à personne. J'ai longtemps douté de la vérité de ce fait, mais aujourd'hui je puis en garantir l'authenticité, car je m'en suis assuré par de nombreuses recherches. Quant aux causes qui font que l'*acarus* de la gale ne vit pas sous le climat de la Plata, je renonce à les découvrir.

Lèpre. — Éléphantiasis. — Pian. — Ces maladies, qui sont endémiques au Brésil, ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans l'Uruguay; si l'on en observe quelques cas, en allant aux renseignements on arrivera à acquérir la certitude que les malades ont acquis leur affection au Brésil ou au Paraguay, pays où ces maladies règnent endémiquement et où elles peuvent être contagieuses. La lèpre tuberculeuse, ou éléphantiasis des Grecs, est connue au Brésil sous le nom de *morphea* : « les médecins de Minas déclarent qu'elle est héréditaire, d'après de nombreux faits; mais ils rejettent toute idée de contagion, de la même manière que ceux de Rio-de-Janeiro (1). » Il est certains faits qui tendraient

(1) Sigaud; *loc. cit.*

à faire rejeter cette dernière opinion, et nous avons entendu raconter, à M. Auguste St-Hilaire, qu'il avait connu, durant son séjour au Brésil, une famille de race blanche parfaitement pure, dont tous les membres, sans exception, étaient atteints de cette maladie qu'ils avaient contractée depuis peu de temps : il ne paraissait pas possible de mettre en doute qu'ils l'eussent acquise par contagion. C'est à tort, selon nous, que l'on a cru que les nègres et les mulâtres étaient quelquefois atteints (dans la Plata) de la lèpre, et que l'on a écrit que quelques-uns l'importaient de la côte d'Afrique ; la maladie dont sont atteints les noirs qui arrivent des côtes d'Afrique n'est pas la lèpre, mais le *pian*, maladie endémique et contagieuse sur une variété de laquelle nous avons donné quelques renseignements (1).

Affections dartreuses. — Les dartres simples, et en particulier la dartre furfuracée, sont communes chez les femmes et les enfants ; il en est de même des taches, variables en couleur depuis le rose jusqu'au rouge foncé, et survenant chez elles, soit après une émotion vive, soit à la suite de fatigues. Dans tous les cas, il faut se souvenir que les maladies vénériennes étant très-communes, beaucoup de

---

(1) V. Annales de thérapeutique ; nº de Mars 1848.

ces dartres n'ont pas d'autre origine, quoi qu'en puissent dire les malades.

CHARBON. — M. Brunel note le charbon malin comme une maladie très-commune chez les gauchos : on conçoit qu'étant toujours occupés à saigner les bestiaux, et ayant souvent à écorcher des animaux morts de maladies, ils soient très-exposés à cette affection. Du reste, je n'ai pas eu l'occasion de faire des observations à ce sujet.

ARTICLE III.

PHTHISIE PULMONAIRE. — Je ne sais, au juste, si la phthisie tuberculeuse est plus fréquente à Monte-Video que dans les autres climats tempérés. Beaucoup de catarrhes pulmonaires chroniques entraînent la mort avec tous les symptômes de la phthisie, et la distinction entre ces deux maladies arrivées à un certain degré n'est pas toujours facile : c'est ce qui fait que je n'adopte qu'avec beaucoup de restriction l'opinion de M. le docteur Brunel, qui prétend que la phthisie fait beaucoup de ravages, surtout chez les jeunes femmes. Il note, à ce sujet, l'habitude qu'ont les jeunes filles d'arrêter leurs règles par des lotions froides, lorsqu'elles désirent aller au bal ou à la promenade ; il ajoute que la phthisie moissonne presque tous les nègres à un âge peu avancé, et

qu'il est rare qu'un nègre ou une négresse vivent au-delà de 60 ans. Ces assertions ne me paraissent pas toutes exactement conformes à la vérité. J'ai remarqué, en effet, que les maladies de poitrine en général, et la phthisie en particulier, étaient moins communes chez les personnes nées dans le pays que chez les étrangers : j'en excepte les noirs qui, par un tempérament scrofuleux, sont prédisposés à cette maladie. Quant à l'habitude qu'ont les jeunes filles d'arrêter leurs règles par des lotions froides, elle existe réellement et est fort générale : c'est même à elle qu'il faut souvent attribuer des aménorrhées persistantes, des hémoptysies abondantes, et certaines autres affections de poitrine qu'il est difficile de guérir, si l'on ne connaît la cause qui les a produites. Il n'y a rien d'étonnant que, la prédisposition à la phthisie pulmonaire existant, la marche de cette maladie soit précipitée par de semblables imprudences. Il est une autre cause de la phthisie, qui a été signalée par M. Sigaud, et qui est digne de fixer l'attention des observateurs : ce médecin, après avoir dit que la phthisie est commune au Brésil, et qu'elle enlève, dans les villes maritimes, un cinquième de la population, ajoute : « En Europe, la phthisie, c'est la scrofule, disait Sydenham ; j'ose avancer qu'en Amérique, la phthisie, c'est la syphilis. » Je n'ai pas eu d'occasions de m'assurer jusqu'à quel point cette cause est réelle ; mais si l'on tient

compte de la fréquence des affections vénériennes, principalement dans les campagnes, on reconnaîtra que cette circonstance mérite d'être prise en grande considération.

En supposant que la phthisie pulmonaire ne soit pas plus fréquente à Monte-Video que dans les autres climats tempérés, il n'en est pas moins vrai que sa marche est très-rapide et que sa terminaison est toujours funeste. Dès que cette maladie a commencé, on peut en prévoir la fin prochaine : rarement un phthisique arrive à la fin de l'année de sa maladie; la plupart sont déjà arrivés au dernier degré de la phthisie au bout de quatre ou cinq mois de souffrances. Je ne parle pas seulement de la phthisie tuberculeuse, mais aussi de celle qu'amène le catarrhe pulmonaire chronique : dans cette dernière, on peut espérer de sauver quelquefois les malades en leur faisant quitter le pays. J'ai vu des malheureux, que l'on jugeait perdus sans ressources, obtenir une guérison inespérée par le seul effet d'un voyage en France. Le fait, en ce genre, le plus remarquable que je connaisse est le suivant : un de mes collègues, que je compte au nombre de mes amis, était en station à Monte-Video, depuis deux ans environ, lorsqu'il fut atteint d'un catarrhe aigu dont il ne put se débarrasser, et qui passa promptement à l'état chronique. La toux était fréquente; les crachats, extrêmement abondants, étaient puriformes; la fièvre

était presque continuelle, la maigreur très-prononcée; bientôt à ces symptômes vinrent se joindre de la diarrhée, des sueurs et l'œdème des extrémités inférieures. La faiblesse était tellement grande que le malade ne pouvait plus se lever, et son état était si grave qu'il paraissait n'avoir que peu de jours à vivre lorsqu'il partit de Monte-Video pour revenir en France. Au bout de quelques jours de mer, les forces revinrent, la fièvre se dissipa, l'expectoration diminua, puis disparut, et, à mon arrivée en France, dix-huit mois après l'époque dont je parle, j'ai eu le plaisir de le voir jouissant de la meilleure santé, et n'ayant conservé presque aucune trace de la maladie qui avait failli l'emporter.

Maladies du coeur. — Cet ordre de maladies se rencontre assez souvent à Monte-Video : l'inflammation du cœur ou de ses membranes ne se trouve guère isolée ; le plus ordinairement elle est liée au rhumatisme où n'en est qu'un phénomène.

Les lésions organiques du cœur sont plus fréquentes ; peut-être peut-on trouver une cause de ces maladies dans la répétition des affections rhumatismales, ainsi que dans le genre de vie agitée des habitants ; peut-être aussi les maladies nerveuses, par leur fréquence, influent-elles, à la longue, sur l'état organique du cœur. On a remarqué qu'à Buenos-Ayres, les anévrismes de cet organe étaient plus

communs depuis que la domination tyrannique de Rosas est établie sur ce pays : on sait que la même remarque a été faite pour l'époque de la Révolution française.

Anévrismes. — On rencontre souvent des anévrismes des artères du tronc ou des membres chez les habitants de la campagne ; les femmes en sont aussi fréquemment atteintes que les hommes, et, contrairement à ce qui s'observe en France, on les trouve souvent chez les enfants, avant l'époque de la puberté. Toutes les artères peuvent être anévrismatiques, et l'on rencontre assez communément, sur le même individu, plusieurs anévrismes à divers degrés. Les causes auxquelles on peut attribuer la fréquence de cette maladie sont enveloppées d'une profonde obscurité ; les seules dont on puisse soupçonner l'influence sont, dans quelques cas, une disposition aux scrofules, des passions violentes, et l'action du virus syphilitique, qui est très-répandu dans les campagnes. Cette dernière cause est celle que les médecins du pays regardent comme la plus générale.

Scorbut. — Depuis que la ville de Monte-Video est assiégée, on y observe toujours quelques cas de scorbut ; mais c'est dans les années 1833 et 1834 que cette maladie a fait les plus grands ravages. Le général Rivera venait d'être battu à la bataille de

l'*Arroyo-Grande*, les débris de l'armée vaincue, et un grand nombre de familles de la campagne, fuyant devant le général Oribe, se réfugièrent dans les murs de la capitale; bientôt l'ennemi fut aux portes, les vivres manquèrent, et le scorbut se déclara. Toutes les causes qui pouvaient contribuer à la production de cette terrible maladie se trouvèrent en effet réunies: accumulation de personnes, démoralisation causée par la crainte de l'ennemi du dehors et la trahison de ceux du dedans; menaces incessantes d'attaque, manque de confiance dans le gouvernement, et faiblesse des agents étrangers, telles furent les causes prédisposantes; puis vinrent le manque d'exercice et le changement de nourriture. Toutes les personnes que renfermait Monte-Video étaient habituées à une grande liberté, à l'exercice du cheval; elles respiraient l'air pur des champs et se nourrissaient exclusivement de viande : tout cela leur manqua à la fois. De plus, les troupes étaient occupées à des travaux pénibles; elles campaient sur des terrains humides : à peine vêtus, les soldats ne recevaient qu'une nourriture insuffisante, car, au lieu de viande de bœuf qui était leur unique aliment, on leur donna des légumes secs et des viandes salées. Ce changement de régime et de genre de vie surprit la constitution de ces hommes, habitués à une nourriture substantielle, et il y aurait lieu de s'étonner s'ils n'avaient pas été atteints par le scorbut.

Ceux qui souffrirent le plus furent les gens de la campagne, et surtout les noirs, chez lesquels la mortalité fut effrayante. Les habitants de la ville souffrirent beaucoup moins de la maladie ; les Basques et les Béarnais furent presque exempts du fléau, à cause, sans doute, des habitudes de sobriété et de régime végétal qu'ils avaient contractées dans leur pays. Une triste confusion dans les moyens thérapeutiques employés vint augmenter encore le mal : beaucoup de médecins, nourris des idées de l'école Italienne, traitèrent le scorbut par les anti-phlogistiques sous toutes les formes ; le résultat obtenu fut déplorable. D'autres médecins, plus sages, employèrent les préparations ferrugineuses, une nourriture substantielle avec de la viande, des végétaux frais et du vin, et ils arrivèrent à des résultats satisfaisants.

La maladie diminua peu à peu de fréquence et de gravité ; et si elle ne disparut pas complètement, elle cessa, du moins, de faire d'aussi nombreuses victimes. Ce n'est pas à dire pour cela que les circonstances aient changé ; que l'on ait rendu aux troupes la nourriture qui leur était habituelle, que leurs fatigues aient été moindres, ou que les médecins aient été plus sages : rien de semblable n'a eu lieu ; seulement ces hommes se sont habitués peu à peu à une nourriture qui ne leur suffisait pas

dans les commencements parce qu'elle contrastait trop avec celle qui leur était habituelle.

De ces diverses remarques, il résulte que c'est à l'absence de viande fraîche et au changement de manière de vivre qu'a été plus spécialement due l'épidémie de scorbut de Monte-Video; que le manque de végétaux frais n'y a été pour rien; et enfin que ce n'est pas non plus à l'usage des viandes salées qu'il faut attribuer cette maladie, attendu qu'on n'en a donné aux troupes que pendant fort peu de temps.

Entozoaires du tube digestif. — On rencontre, chez les habitants de Monte-Video, des vers intestinaux de toutes les espèces : le tænia existe souvent chez les adultes, comme les ascarides lombricoïdes et les oxyures chez les enfants. Il est une variété particulière de ces animaux, que l'on observe fréquemment chez les enfants de 2 à 7 ans, mais dont les personnes adultes ne sont pas exemptes. Je n'ai pas observé moi-même ces entozoaires, mais toutes les personnes que j'ai consultées à ce sujet m'ont donné des renseignements identiques; je traduis littéralement une note sur ce sujet qui m'a été donnée par M. Mendoza. « Ces animaux ont une longueur d'environ deux pouces; ils sont blancs et de la grosseur d'un fil à coudre; pendant le sommeil de l'enfant, ils sortent de l'anus en grand nombre et se répandent

sur les cuisses, les fesses et les organes génitaux : dès que l'enfant s'éveille ou se remue, ils s'empressent de se retirer de nouveau dans le rectum. » Ils existent quelquefois par milliers, et les personnes qui en sont atteintes, en se remuant pendant leur sommeil, en écrasent presque toujours un grand nombre. La présence de ces singuliers hôtes cause de vives démangeaisons, des accidents nerveux graves, et amène quelquefois le marasme. Il est très-difficile d'en débarrasser les malades.

ARTICLE IV. — Maladies des femmes.

Le genre de vie des femmes de Monte-Video, et leurs habitudes, font que certaines maladies se présentent chez elles avec une fréquence toute particulière ; ces conditions, que j'ai déjà fait connaître en partie, sont les suivantes : tempérament lymphatique, et grande susceptibilité nerveuse, vie sédentaire et inoccupée ; manque absolu d'exercices corporels et en plein air ; alimentation insuffisante ou de mauvaise nature ; abus des sucreries, et privation presque absolue de vin ; manque de précautions à l'époque de l'écoulement menstruel. Si l'on ajoute à ces causes, déjà si puissantes, que, dès leur enfance, les femmes de Monte-Video ont l'imagination surexcitée par la lecture des romans, l'oisiveté, et la société habituelle des jeunes gens, on ne s'étonnera

plus d'apprendre que l'hystérie, la chlorose et les diverses maladies de l'utérus leur sont presque habituelles. De plus, la négligence des malades et de leurs parents est telle, que l'on n'emploie aucun moyen pour faire cesser ces maladies, et qu'il est souvent impossible au médecin d'obtenir de ses malades qu'ils essaient des moyens de guérison que fournit la simple hygiène.

Chlorose. — Beaucoup de jeunes filles sont atteintes de chlorose, même avant d'être arrivées à l'époque de la puberté. Dans beaucoup de cas, sa cause ne saurait être douteuse, et les malades présentent tous les caractères de l'anémie. D'autres fois l'absurde désir d'être pâles pousse les jeunes filles à des imprudences dont elles ne comprennent pas la portée ; comme, par exemple, à boire du vinaigre, habitude très-répandue parmi elles. Les palpitations de cœur, les défaillances, les syncopes et divers accidents nerveux, sont les conséquences de cet état.

Aménorrrée. — L'aménorrhée et la dysménorrhée accompagnent souvent, mais non toujours, la chlorose ; j'ai connu des jeunes filles chlorotiques chez lesquelles le flux cataménial était fort régulier et très-abondant. Quelquefois l'aménorrhée est complète, ce qui n'est pas commun ; plus souvent elle est in-

complète, et l'écoulement menstruel, peu abondant, est pâle et irrégulier. Chez un certain nombre de malades, j'ai vu des crachements de sang ou des mouvements fluxionnaires vers divers organes se déclarer à l'époque où les règles devaient avoir lieu, ce qui m'a fait soupçonner qu'il fallait attribuer leur suppression à des causes étrangères à la chlorose.

Leucorrhée.—Les flueurs blanches sont générales chez les femmes de tous les âges et de toutes les conditions ; elles sont habituellement liées à la chlorose, et souvent on les rencontre chez des femmes hystériques. Les jeunes filles et les femmes mariées les présentent également : on les observe jusque chez les vieilles femmes, et il n'est pas rare de voir de petites filles de 2 à 3 ans atteintes de flueurs blanches.

Maladies de l'utérus.— Les affections de l'utérus, et en particulier les inflammations de cet organe, se présentent, à Monte-Video, avec une fréquence digne de remarque. Au dire du docteur Mickelson, qui a fait de ces maladies une étude approfondie, nul pays ne les présente aussi souvent ; presque toutes les leucorrhées tiennent ou à une métrite chronique ou à des granulations du col de l'utérus. Bien souvent l'hystérie a paru, au médecin que je viens de nommer, n'avoir d'autre origine que ces maladies de la matrice, et en particulier la métrite granuleuse : il lui est arrivé de produire, par des cau-

térisations du col de l'utérus, avec le nitrate acide de mercure, des attaques hystériques instantanées et d'une violence extrême ; mais par la continuation du traitement , c'est-à-dire par des cautérisations répétées , il est parvenu plusieurs fois à guérir en même temps la maladie de l'utérus et l'hystérie. La métrite puerpérale se rencontre de temps en temps, et l'année 1841-42 a vu apparaître une épidémie de fièvres puerpérales qui fit un assez grand nombre de victimes.

Les cancers de l'utérus sont fréquents à l'âge critique ; c'est là une conséquence, presque nécessaire, des irritations prolongées ou fréquemment répétées de cet organe chez les sujets prédisposés.

Hystérie. — Chez les enfants , on observe souvent des convulsions amenées par la présence de vers dans le gros intestin ; cette disposition aux maladies convulsives paraît se continuer chez les jeunes filles et chez les femmes mariées. Je ne saurais dire assez combien l'hystérie est commune , et combien les formes qu'elle affecte sont variées : si je ne m'en rapportais qu'à mon expérience, je dirais que la plus grande partie des femmes sont hystériques ou l'ont été. On est si habitué à cette maladie que c'est à peine si l'on s'en préoccupe. J'ai observé, chez quelques femmes, les attaques hystériques les plus violentes et les mieux caractérisées ; chez d'autres, les

accès de la maladie consistent en une perte de connaissance subite, accompagnée de convulsions dans les membres, et de trismus. J'ai connu une jeune fille de 17 ans, d'un tempérament nerveux extrêmement développé, parfaitement réglée, qui, pour une simple contrariété, pour une émotion un peu forte, perdait subitement connaissance ; ses muscles se contractaient, les membres se rapprochaient du tronc, les mâchoires étaient serrées avec une force extrême, et elle poussait de sourds gémissements, sans être agitée, pendant tout le temps que durait l'attaque, de mouvements convulsifs. La durée de ces attaques était variable ; mais elle pouvait être de plusieurs heures, au bout desquelles la malade s'endormait généralement, et se réveillait sans avoir souvenir de ce qui lui était arrivé. J'ai remarqué souvent qu'il y avait perte de connaissance ; on ne pourra pas m'objecter que j'ai confondu l'hystérie avec l'épilepsie, puisque cette dernière maladie est extrêmement rare, tandis que l'autre est très-commune. Quelquefois l'hystérie prend tous les caractères du tétanos, d'autres fois elle produit ou simule la chorée ou l'épilepsie. On me pardonnera de rapporter, avec quelques détails, une observation qui me paraît remarquable en ce que la malade qui en fait le sujet a paru réunir le tétanos, la chorée et l'hystérie.

Observation. — Dans le service du docteur Mickelson, à l'hôpital de la Charité, à Monte-Video,

entra, dans les derniers jours du mois d'Août 1849, une négresse de l'âge de 25 ans anviron, forte et bien constituée, qui présentait tous les symptômes du tétanos, et sur l'état antérieur de laquelle on ne put avoir aucun renseignement. Les symptômes varièrent beaucoup dans les premiers jours de son séjour à l'hôpital, car il y eut successivement opisthotonos et pleurothotonos; on pratiqua inutilement deux saignées, et on administra l'opium à haute dose sans résultat. Quand je vis la malade, le 3 Septembre, la maladie avait encore changé de face, et elle présentait cela de singulier, qu'en même temps qu'il y avait une contraction permanente de la plupart des muscles du tronc, il existait des convulsions cloniques des avant-bras et des poignets: à part cela, il y avait un véritable emprosthotonos. La tête était fléchie sur la poitrine, les muscles du bas-ventre étaient contractés, tandis que les cuisses fléchies sur le ventre et les jambes fléchies sur les cuisses ne pouvaient être allongées. Il y avait dysphagie complète, trismus revenant par moments, mais assez incomplet pour permettre la sortie d'une partie de la langue; le sphincter de l'anus était spasmodiquement contracté ainsi que celui de la vessie. Les bras seuls étaient agités de mouvements continuels, comme dans la danse de St-Guy. La malade était dans l'impossibilité d'avaler quoi que ce fût: elle avait toute sa connaissance, mais ne pouvait

articuler aucune parole, et ne répondait que par signes aux questions qui lui étaient faites; la langue était rouge, la peau était chaude et sèche; le pouls, petit, sans dureté, battait 140 fois par minute.

Cette maladie se termina aussi singulièrement qu'elle avait commencé : le lendemain du jour où je la vis pour la première fois, on administra à la malade deux lavements avec une forte dose d'assa-fœtida, sous l'influence de laquelle les symptômes se calmèrent peu à peu.

Le 6 Septembre, je revis la malade : tous les symptômes tétaniques avaient cessé; elle remuait parfaitement ses membres, avalait bien, pouvait parler et rendre compte de son état; elle était seulement fort abattue, mais la guérison était assurée. Il y avait une salivation abondante avec gonflement de la langue et des joues, que la malade attribuait à un remède qu'on lui avait fait prendre au moment où elle était tombée malade.

La manière dont tous les symptômes nerveux que j'ai énumérés avaient disparu sous l'influence de l'assa-fœtida, après avoir résisté aux saignées et à l'opium à hautes doses (on lui administra, en une nuit, 30 grammes de laudanum de Sydenham en trois lavements), m'avait déjà fait supposer, concurremment avec la singularité des symptômes, que ce n'était pas là un véritable tétanos, mais que ce devait être plutôt une forme de l'hystérie. Le récit

de la malade vint me confirmer dans cette opinion. elle me raconta que, l'année précédente, elle avait eu, le jour de la Ste-Rose (30 Août), une attaque de tous points semblable à celle dont elle relevait; que, depuis lors, elle avait eu quelques autres accès, mais de peu de durée; et que sa dernière attaque, survenue également le jour de la Ste-Rose, avait commencé par un cri qu'elle avait jeté, suivi de perte de connaissance, et, ensuite, de tous les accidents que j'ai énumérés. Il ne saurait donc, à mon avis, être douteux que l'hystérie a pu simuler le tétanos. Du reste, plusieurs cas analogues se sont présentés à Monte-Video, dans le même hôpital.

ARTICLE V.

Goître. — Le goître, qui est assez fréquent dans certaines provinces de la confédération Argentine, est presque inconnu dans l'État oriental, quoiqu'il soit endémique dans la province de Rio-Grande, dont le climat est à peu près le même. Il résulte des faits rapportés par M. Sigaud, que cette maladie y était à peine connue il y a 20 ans, et qu'elle s'enracine chaque jour davantage. M. Petit, de son côté, rapporte qu'il a été frappé de la fréquence du goître et de l'énorme volume qu'il acquiert chez les habitants de Corrientes, qu'ils soient descendants d'Espagnols ou Indiens de sang pur. Quoique le goître, ainsi que je l'ai dit,

ne soit pas commun dans la République orientale, il est cependant utile de rechercher quelles sont les causes qui peuvent donner lieu à son développement. L'opinion de M. Boussingault, qui attribue à l'usage habituel des eaux peu aérées les affections goîtreuses si fréquentes dans les pays élevés, n'est pas admissible pour l'Uruguay. Les habitants de Corrientes croient que cette maladie est causée par l'usage habituel des eaux du fleuve. S'il était démontré que les eaux de la Plata renferment des sels de magnésie en quantité notable, et si, d'un autre côté, l'opinion du docteur Grange, qui pense que la cause du goître est transmise par les eaux potables, et que c'est à la magnésie qu'il faut attribuer le développement de cette tumeur (1), était reconnue exacte, l'étiologie du goître, dans la Plata, principalement sur le bord des rivières, se trouverait éclairée d'un jour tout nouveau. Cela expliquerait aussi pourquoi, à Monte-Video, où l'on ne boit que de l'eau de pluie, le goître ne se présente jamais.

Lorsque le goître existe, il paraît attaquer plus particulièrement les femmes que les hommes, et il n'acquiert jamais un volume considérable. On observe souvent, à Monte-Video, un gonflement du cou qui

---

(1) Séance de l'Académie des sciences, du 10 Décembre 1849.

survient, chez beaucoup de femmes, à la suite des efforts de l'accouchement : ce gonflement, qui n'affecte pas la glande thyroïde, a son siége au-devant et sur les côtés du larynx; il consiste en un relâchement des tissus de cette partie, sans lésion organique; la tumeur est permanente et ne disparaît jamais. Cette maladie, que je n'ai pas eu occasion d'observer, et dont je dois la connaissance au docteur Mendoza, ne me paraît être autre chose qu'un goître emphysémateux.

PTÉRYGION. — Les ptérygions paraissent se présenter, à Monte-Video, avec une fréquence insolite : en moins d'un an, il s'en est déclaré deux cas à bord de l'*Alcibiade*, et un troisième à la compagnie de débarquement de la *Constitution*, dont je faisais le service. La marche de cette maladie, habituellement si lente et tout-à-fait chronique, m'a paru un peu différente de ce qu'elle est d'habitude. Dans les cas que j'ai observés, la conjonctive et une partie de la cornée ont été envahies très-rapidement, mais alors la marche du ptérygion est devenue chronique. Des trois malades dont je viens de parler, deux avaient l'habitude de s'enivrer, et le troisième était, depuis plusieurs mois, exposé à la chaleur du feu et à la fumée, à cause des fonctions de cuisinier qu'il remplissait. Dans presque tous les cas que j'ai observés,

les résolutifs ont échoué, de même que la cautérisation, et il a fallu exciser le ptérygion.

Cataracte. — La cataracte, sans être précisément fréquente, n'est pas rare à Monte-Video. Je ne sais quelles sont les causes exactes qui peuvent la déterminer; mais ce qui paraît être particulier au climat de la Plata, c'est que les opérations de cataracte ne réussissent pas bien. M. le docteur Brunel, que j'ai déjà eu occasion de citer, m'a dit que, sur 8 opérations de cataracte qu'il avait faites ou vu faire, la moitié seulement avaient réussi. Pour ma part, je connais plusieurs insuccès; et si cette proportion entre les succès et les insuccès était constante, elle serait bien faite pour décourager le médecin opérateur. Pour peu que l'on veuille se donner la peine d'y réfléchir, on se rendra facilement compte des cas malheureux; car, s'il est douteux que le climat favorise la production de la cataracte, il ne saurait l'être qu'après l'opération, les secousses de l'atmosphère produites par les orages ou les coups de vent influant puissamment sur le résultat. De là, le précepte de n'opérer les cataractes que par un beau temps établi, précepte à l'observation duquel le professeur Serre, dont nous déplorons la perte encore récente, a dû de si beaux succès à Montpellier. Dans la Plata, la quantité d'électricité répandue dans l'atmosphère est si grande, les orages et les pamperos

sont si fréquents et si imprévus en toutes saisons, que l'insuccès de l'opération de cataracte la mieux faite n'a pas de quoi étonner.

Affections dentaires. — Les maladies des dents sont en quelque sorte endémiques sur les bords de la Plata ; la carie surtout y est commune à l'excès, principalement chez les gens du pays. Les étrangers y sont sujets au bout d'un certain temps de séjour ; et quand une fois cette maladie a commencé, elle fait d'horribles ravages dans la bouche. La puanteur de l'haleine, les douleurs névralgiques, les abcès des gencives, la tuméfaction de la face, sont les conséquences de cet état morbide, auquel on ne peut remédier d'une manière certaine que par l'extirpation. Les enfants encore à la mamelle y sont aussi sujets que les adultes, et, bien souvent, à l'époque de la seconde dentition, ils n'ont déjà plus que des chicots infects. Les nouvelles dents, à peine sorties de leurs alvéoles, sont aussitôt atteintes et rongées par la carie, et cette infirmité ne s'arrête que quand il n'y a plus de dents à détruire. Peu de personnes atteignent l'âge de 30 ans avec la moitié de leurs dents, et encore la plupart sont-elles cariées. Il est commun de rencontrer des enfants de 12 ans dont la denture est déjà entièrement perdue. Combien de jeunes femmes n'ai-je pas connues qui, à l'âge de 25 ans, avaient déjà la bouche privée de son plus bel orne-

ment ! J'ajouterai que les personnes qui, à Monte-Video, ont de belles dents, sont extrêmement rares.

Cette maladie a été attribuée à une disposition scrofuleuse des habitants, à l'usage immodéré des *dulces* ou sucreries, à celui du *maté*, à l'humidité habituelle de l'air, ainsi qu'à celle qui règne dans les maisons. Si je ne craignais d'être accusé d'exagération, je dirais que c'est aux affections catarrhales qu'il faut attribuer la carie des dents, car les variations dans les qualités de l'atmosphère me paraissent être la cause véritable de cette maladie. Quant à l'usage habituel du maté, il peut sans doute être nuisible, parce que, soumettant fréquemment les bulbes dentaires à une température élevée, il les expose à être affectés plus facilement par un air froid; mais cependant son usage n'a pas tous les inconvénients qu'on lui attribue, puisque les habitants de la campagne, qui font un grand usage de cette infusion, n'ont pas les dents en aussi mauvais état que les habitants des villes; et puisque, d'un autre côté, beaucoup d'étrangers et de jeunes enfants qui n'en ont jamais fait usage ont leurs dents cariées.

ARTICLE VI.

Maladie des organes génito-urinaires. — C'est une erreur de croire, ainsi que le pensent beaucoup de personnes, que les maladies des voies urinaires

sont rares à Monte-Video; il en est certaines qui sont, au contraire, fréquentes. Ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'est qu'on a rarement recours, pour ces maladies, aux ressources de la médecine. Il existe, dans presque toutes les classes, et spécialement chez les gens du peuple, un préjugé enraciné qui leur fait redouter, dans les maladies de la vessie et de l'urètre, les soins du médecin : leur opinion est que ces maladies étant incurables, elles ne peuvent être qu'aggravées par les manœuvres de la chirurgie. Il y a fort peu de temps, en effet, que la médecine était généralement exercée par des empiriques (*curanderos*) qui manquaient de l'habileté et des connaissances nécessaires pour traiter les rétrécissements de l'urètre. Il était alors commun de voir les malades qui se faisaient sonder, avoir le périnée percé de fausses routes, et mourir plutôt des manœuvres des chirurgiens que de la maladie elle-même. Aujourd'hui que le personnel médical de Monte-Video s'est composé de médecins instruits de presque toutes les nations d'Europe, le cathétérisme reprend faveur; on voit néanmoins encore des malades qui préfèrent souffrir la ponction de la vessie que de se laisser sonder.

J'ai négligé précédemment de parler de la *néphrite*, parce que je n'ai aucune donnée sur le degré de fréquence ou de gravité des maladies des reins : ce que je puis dire, c'est que ces maladies ne figurent

presque sur aucun des tableaux de maladies résumant les entrées dans les hôpitaux de Monte-Video. Il n'en est pas de même de la *cystite*, maladie qui se présente souvent à l'état aigu et encore plus souvent à l'état chronique. Quant au *catarrhe vésical*, sa fréquence est en rapport avec celle de toutes les autres affections catarrhales ; beaucoup de vieillards succombent au catarrhe chronique de la vessie.

Au rapport de tous les médecins qui ont exercé dans la République de l'Uruguay, les *calculs de la vessie* et la *gravelle* y sont excessivement rares et ne se rencontrent presque jamais sur des personnes nées dans le pays. Si l'on en observe quelques cas, c'est presque toujours chez des étrangers qui avaient contracté leur maladie dans d'autres régions du globe.

Les *rétrécissements* de l'urètre sont plus fréquents qu'on ne le croit ; on en trouve facilement la cause dans la fréquence des blennorrhagies et des écoulements chroniques de l'urètre, mais, par suite du préjugé que j'ai signalé plus haut, on a rarement des occasions de pratiquer le cathétérisme.

Les *blennorrhagies* participent de la fréquence des maladies vénériennes ; elles passent facilement à l'état chronique, et persistent quelquefois d'une manière désespérante. Nulle part je n'ai vu l'orchite leur succéder plus fréquemment, et les engorgements du testicule être plus tenaces : ces derniers se déclarent

quelquefois spontanément et sans qu'on puisse accuser aucune cause spéciale.

L'*hydrocèle* et le *varicocèle* sont deux maladies également communes chez les habitants des campagnes. M. Sigaud a signalé la fréquence de l'hydrocèle au Brésil, et il l'attribue à l'excès des chaleurs humides : cette cause peut agir également dans la République orientale, mais il est à supposer que les froissements et les secousses répétées qu'éprouvent les organes génitaux, par suite de l'exercice habituel du cheval, sont les causes qui contribuent d'ordinaire à amener les deux maladies que j'ai nommées. Cette cause se trouve indiquée, par M. Petit, comme amenant l'hydrocèle chez les habitants de la province de Corrientes.

La *spermatorrhée* se rencontre souvent à Monte-Video ; cela peut tenir aux mœurs des habitants aussi bien qu'à l'influence du climat : les hommes, comme les femmes, ont, en effet, une puberté très-précoce, et, dès leur jeunesse, ils poussent jusqu'à l'excès l'usage des plaisirs de l'amour.

Maladies vénériennes. — Parmi les maladies qui exercent une action générale sur l'organisme, et qui sont susceptibles de se manifester par des lésions dans tous les organes, il n'en est pas de plus répandue que la syphilis. Cette remarque est applicable à toute l'Amérique du sud, et les au-

teurs qui ont écrit sur cette partie du Nouveau-Monde ont observé que presque toutes les maladies peuvent être causées par l'infection vénérienne, et que, dans le traitement, il faut toujours tenir un grand compte de cette diathèse. J'ai fait connaître que, dans l'opinion de M. Sigaud, la phthisie est, au Brésil, sous la dépendance de la maladie vénérienne : d'un autre côté, j'ai indiqué comme probable l'action du virus syphilitique dans la production des anévrismes et des maladies cutanées; la même remarque pourra être faite à l'occasion des engorgements des divers tissus. La vérole est très-répandue, non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes de la République de l'Uruguay. Si cette maladie acquiert assez rarement un haut degré de gravité, il n'en est pas moins vrai que les symptômes secondaires apparaissent souvent au bout de peu de temps, avant même que les symptômes primitifs aient disparu, et qu'il est difficile d'en amener la terminaison.

Les *chancres* ne sont pas extrêmement communs, mais presque toujours ils sont accompagnés ou suivis de bubons. On peut poser comme un fait général, que les *bubons* sont la plus fréquente de toutes les manifestations de la maladie vénérienne; fort souvent ils surviennent après de simples blennorrhagies, et souvent aussi on les voit survenir d'emblée. La terminaison par suppuration est la plus ordinaire, et, quoiqu'on les ait traités par les

moyens les plus convenables, ils laissent après eux des engorgements chroniques qui disparaissent difficilement.

Plusieurs fois j'ai constaté que les *blennorrhagies* pouvaient se développer sous l'influence du virus syphilitique, et, après qu'elles avaient résisté au copahu, au poivre cubèbe et aux injections dans l'urètre, je suis parvenu à les guérir par un traitement mercuriel.

Les symptômes syphilitiques, secondaires et tertiaires, s'observent souvent et dans toutes les classes de la société; la transmission héréditaire n'est pas rare, et le médecin doit être prévenu de cette circonstance pour éviter des erreurs toujours fâcheuses.

Scrofules. — Quand je me suis occupé de la population et des races, j'ai fait connaître que le tempérament des habitants des villes était lymphatico-nerveux, tandis que le tempérament bilieux dominait dans la campagne; j'ai également fait connaître que les noirs, les mulâtres et les métis d'Indiens et de noirs, dont le tempérament est en général lymphatique, sont sujets à toutes les maladies scrofuleuses. Les scrofules ne sont pas ordinaires chez les blancs, même chez ceux qui habitent les villes; on ne les rencontre qu'exceptionnellement, et par suite de circonstances qui me paraissent indépendantes du climat. J'ignore absolument pour quelle part les

tubercules entrent dans la production de la phthisie pulmonaire chez les blancs; mais il est incontestable qu'elle n'y est pas étrangère.

Les *affections cancéreuses* ne paraissent pas être fréquentes : le plus grand nombre des cancers que l'on observe existent chez les femmes, et affectent l'utérus.

ARTICLE VII.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans jeter un coup d'œil sur la marche ordinaire de quelques lésions chirurgicales, et sans indiquer les accidents qui les compliquent; je le ferai en quelques mots seulement, pour ne pas allonger davantage ce travail, déjà beaucoup trop long.

On a, je trouve, un peu exagéré l'influence salutaire du climat de la Plata; et s'il est vrai qu'il n'y existe aucune maladie particulière, j'ai montré qu'il en est un certain nombre qui sont désavantageusement modifiées par les vicissitudes atmosphériques et la tension électrique qui caractérisent ce climat : de ce nombre sont la plupart des lésions traumatiques. Je ne parlerai que des plaies et blessures, parce que mes observations ne portent guère que sur cet ordre de lésions, mais il m'a paru que la réunion immédiate des plaies s'opérait beaucoup moins bien que dans nos pays. Les plaies suppurantes se recouvrent

souvent d'une couche de matière grise pultacée, qui ressemble un peu à celle de la pourriture d'hôpital. Il m'a semblé que les plaies, chez les individus atteints d'affections catarrhales, éprouvaient des modifications de sécrétions qui pouvaient bien être sous la même dépendance. Chez un certain nombre d'individus, j'ai vu des plaies simples dégénérer en ulcères sanieux, sans qu'il me fût possible de trouver, dans la constitution des malades, une explication satisfaisante. Quant aux complications qui entravent la marche des lésions chirurgicales, elles sont, sinon très-nombreuses, au moins fort sérieuses ; les principales, que j'ai déjà indiquées ailleurs, sont le tétanos et l'érysipèle. Les vaisseaux et les ganglions lymphatiques s'enflamment et s'engorgent facilement; les piqûres et les plaies sont souvent suivies d'angioleucites graves. Un matelot de la frégate la *Constitution*, ayant été piqué au pied par un poisson, fut emporté, en quatre jours, par une angioleucite qui s'accompagna de symptômes adynamiques. Assez souvent cette maladie s'observe sans causes connues, et j'ai remarqué que, dans presque tous les cas de plaies, d'ulcères ou de furoncles sur les membres, les vaisseaux lymphatiques correspondants s'engorgent ou s'enflamment, et que les ganglions participent à cet engorgement. Tous ces engorgements, quelle que soit leur cause, ne se dissipent que très-lentement.

CONCLUSION.

Arrivé au terme de mon travail, je crois devoir en résumer l'ensemble, et rappeler les principales conditions qui, sous le rapport médical, caractérisent le climat de Monte-Video.

Ce climat est tempéré, et analogue, sous beaucoup de rapports, à celui du midi de la France; seulement, toutes les conditions en sont exagérées. La température est douce, mais sujette à de grandes variations journalières ; la pression atmosphérique varie constamment; l'air, toujours chargé d'une grande quantité d'électricité, est souvent humide ; les vents, assez irréguliers, soufflent presque toujours avec force : la pluie et les orages sont fréquents.

A ces conditions, qui sont celles de l'atmosphère, se joignent : le voisinage de la rivière, l'habitation dans des maisons mal construites et humides, dans une ville ouverte à tous les vents et dont les rues ont une direction vicieuse.

Il faut également tenir compte des races, du genre de vie des habitants, de leurs occupations, et de leur manière de se nourrir et de se vêtir.

En rapprochant ces conditions variées, que l'on peut considérer comme causes ou influences, du

tableau des maladies les plus habituelles, on pourra facilement reconnaître que, dans quelques-unes, il y a un rapport incontestable de cause à effet; que, dans quelques autres, la cause modificatrice nous échappe ou est moins évidente; et qu'enfin, pour un bon nombre de maladies, l'influence du climat paraît être sans action marquée.

1° L'influence du climat paraît être incontestable dans la production des affections catarrhales, rhumatismales et nerveuses, de même que dans le développement de quelques maladies du tube digestif et dans la marche rapide de la phthisie, etc.

2° L'étude du climat ne peut pas nous apprendre pourquoi l'*acarus* de la gale meurt sous le ciel de la Plata, et pourquoi cette maladie ne se propage pas; pourquoi les anévrismes sont si fréquents, pourquoi, au contraire, les calculs de la vessie, ainsi que la gravelle et la goutte, sont si rares, etc.

3° Il est enfin un très-grand nombre de maladies que j'ai passées pour la plupart sous silence, et qui ne paraissent pas être, à Monte-Video, différentes de ce qu'elles sont en Europe.

De tous ces faits, il nous est permis de conclure que le climat de Monte-Video et de la République orientale de l'Uruguay est parfaitement sain, puisqu'il ne présente aucune maladie endémique, et que, jusqu'ici, il a été à l'abri des grandes épidémies qui ont

ravagé d'autres parties du globe. Ce climat, qui ressemble tant à celui du midi de l'Europe, est le plus favorable que puissent trouver nos émigrants, sous la condition toutefois de ne pas se départir de certaines précautions hygiéniques commandées par les vicissitudes de l'atmosphère.

FIN.

TABLE.

—